BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

William SHAKESPEARE

LE

MARCHAND DE VENISE

Drame en cinq actes

TRADUCTION DE LETOURNEUR

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

RUE DE RICHELIEU, 8, PRÈS LE THÉATRE-FRANÇAIS

Ci-devant, rue de Valois, 2.

1887

Digitized by Google

A4L4-
152896

PERSONNAGES

LE DUC DE VENISE.
LE PRINCE DE MAROC.
LE PRINCE D'ARAGON.
ANTONIO, marchand de Venise.
BASSANIO, son ami et amant de Portia.
SOLANIO, GRATIANO, SALARINO, } amis d'Antonio et de Bassanio.
LORENZO, amant de Jessica.
SHYLOCK, Juif.
TUBAL, autre Juif, ami de Shylock.
LANCELOT, domestique du Juif.
GOBBO, père de Lancelot.
SALÉRIO, messager de Venise.
LÉONARDO, domestique de Bassanio.
BALTASAR, STÉPHANO, } domestiques de Portia.
PORTIA, riche héritière de qualité.
NÉRISSA, suivante de Portia.
JESSICA, fille de Shylock.
SÉNATEURS de Venise, UN GEÔLIER, VALETS, etc.

La scène est tantôt à Venise, tantôt à Belmont, château où réside Portia.

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

2-19-28

Digitized by Google

LE MARCHAND DE VENISE

ACTE PREMIER

SCÈNE I

La scène est dans une rue de Venise.

ANTONIO, SALARINO *et* SOLANIO.

ANTONIO.

De bonne foi, je ne sais pourquoi je suis triste. J'en suis fatigué : vous dites que vous en êtes fatigués aussi. Mais comment j'ai pris ce chagrin, où je l'ai trouvé, rencontré, je suis encore à l'apprendre. — Je suis tellement accablé d'une tristesse stupide, que j'ai bien de la peine à me connaître moi-même.

Digitized by Google

SOLANIO.

Votre âme est agitée sur l'Océan : elle y suit vos larges vaisseaux, qui, dans leur superbe mâture, voguant sur les flots, semblent les seigneurs ou les premiers citoyens des mers, et dominent sur le peuple des menus navires, qui leur rendent un humble hommage, et passent près d'eux emportés par leurs ailes de lin.

ANTONIO.

Croyez-moi, monsieur : si j'avais une pareille mise exposée à l'aventure, la plus grande partie de mes pensées et de mes affections serait errante au loin à la suite de mes espérances. On me verrait toujours arrachant des brins d'herbe légers, et les jetant en l'air pour connaître de quel côté soufflent les vents, et attaché sur les cartes à chercher les ports, les môles et les routes; et chaque objet qui pourrait me faire craindre un malheur pour ma cargaison ne manquerait certainement pas de me rendre triste.

SOLANIO.

La moindre haleine, qui ne ferait que rider et refroidir mon bouillon, me soufflerait une fièvre, en pensant quel désastre un vent violent pourrait causer sur mer. Je ne pourrais voir un sablier s'écouler, que je ne songeasse

Digitized by Google

aux bancs de sables, aux bas-fonds, et que je ne visse mon riche André engravé, et son grand mât s'abaisser plus bas que ses flancs, comme pour baiser son tombeau. Pourrais-je aller à l'église, et voir les pièces de l'édifice sacré, sans me rappeler aussitôt l'idée de rochers dangereux, qui, en effleurant seulement les côtes de mon cher vaisseau, disperseraient toutes mes épices sur les flots, et habilleraient de mes soies les vagues en fureur? en un mot, sans penser qu'en un clin d'œil je passe de la richesse à la pauvreté? Puis-je songer à tous ces hasards, et ne pas songer en même temps qu'un pareil malheur, s'il m'arrivait, me rendrait triste? — Tenez, ne m'en dites pas davantage : je suis sûr qu'Antonio est triste parce qu'il songe à ses marchandises

ANTONIO.

Non, croyez-moi; j'en rends grâces au sort, toutes mes espérances ne sont pas aventurées sur un seul vaisseau, ni destinées pour une seule place, et mes richesses ne dépendent pas toutes des accidents de cette année. Non, ce ne sont pas mes marchandises qui me rendent triste.

SALARINO.

Eh bien! vous êtes donc amoureux?

Digitized by Google

ANTONIO.

Fi donc!

SOLANIO.

Vous n'êtes pas amoureux non plus? En ce cas, disons donc que vous êtes triste parce que vous n'êtes pas gai : et il vous serait tout aussi aisé de rire, de danser, et de dire que vous êtes gai parce que vous n'êtes pas triste. Par Janus au double visage! la nature forme quelquefois dans ses caprices d'étranges personnages. Les uns, qui, les yeux a demi-fermés, vont se mettre à rire comme des perroquets à la vue d'un joueur de cornemuse ; et d'autres d'une mine si refrognée qu'ils ne montreraient pas seulement le bout de leurs dents, pour faire soupçonner le sourire, quand Nestor en personne jurerait que la plaisanterie doit faire rire aux éclats.

SCÈNE II

LES MÊMES, BASSANIO, LORENZO, GRATIANO.

SOLANIO.

Voici Bassanio, votre noble allié, avec Gratiano et Lorenzo. Adieu, portez-vous bien : nous vous laissons en meilleure compagnie.

Digitized by Google

SALARINO.

Je serais volontiers resté jusqu'à ce que je vous eusse rendu joyeux, si de plus dignes amis ne m'avaient prévenu.

ANTONIO.

C'est de votre part une tendre et sensible affection pour moi. Je suppose que vos affaires vous appellent, et que vous saisissiez l'occasion de nous quitter.

SOLANIO

Bonjour, messieurs.

BASSANIO.

Eh bien, messieurs, quand rirons-nous? Répondez : quand? Vous devenez d'une singularité outrée? Cela durera-t-il?

SOLANIO.

Nous allons expédier nos affaires, et nous sommes à vous.

(*Solanio et Salarino sortent.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, *excepté* SOLANIO *et* SALARINO.

LORENZO.

Seigneur Bassanio, puisque vous voilà avec Antonio, nous allons vous laisser ensemble.

Digitized by Google

Mais à l'heure du dîner souvenez-vous, je vous prie, du lieu de notre rendez-vous.

BASSANIO.

Je ne manquerai pas de m'y rendre.

GRATIANO.

Vous n'avez pas bon visage, seigneur Antonio. Tenez : vous mettez un trop grand prix aux affaires de ce monde; c'est en perdre les plaisirs, que de les acheter par trop de soins. Vous êtes étonnamment changé, croyez-moi

ANTONIO.

Je sais apprécier le monde, Gratiano, pour ce qu'il est : un théâtre où chacun doit jouer son rôle; le mien est d'être triste.

GRATIANO.

Que le mien soit donc d'être fou. Que les rides et la vieillesse viennent au milieu de la joie et des ris, et que mon foie soit plutôt brûlé par le vin que mon cœur glacé par de morfondants soupirs. Pourquoi un homme qui a le sang chaud serait-il morne et immobile comme la statue de son grand-père en albâtre, dormant tout éveillé, et se donnant la jaunisse par sa mauvaise humeur? Ecoute, Antonio (je t'aime, et c'est mon amitié qui parle) : il y a une espèce de gens dont les

Digitized by Google

visages nébuleux se couvrent d'écume, comme l'eau dormante d'un étang, et qui entretiennent un calme et un sérieux obstinés pour se parer d'un air de sagesse, de gravité, de profondeur d'esprit, et qui semblent vous dire : *Monsieur, je suis un oracle. Quand j'ouvre la bouche, que les chiens se gardent bien de japper.* O mon cher Antonio, j'en connais de cette trempe, qui ne doivent qu'à leur silence leur réputation de sagesse, et qui, j'en suis sûr, s'ils parlaient, ne manqueraient pas de damner par les oreilles leurs auditeurs, qui ne pourraient s'empêcher de traiter leurs frères de fous (1). Je t'en dirai plus long une autre fois. Mais ne va pas pêcher avec cet hameçon mélancolique, pour attraper cette vaine réputation de sagesse, le goujon des sots. — Allons, venez, cher Lorenzo. (*A Antonio.*) Portez-vous bien cependant. Je viendrai finir mon sermon après dîner (2).

LORENZO *à Antonio.*

Oui : nous allons vous laisser jusqu'à l'heure du dîner. — Il faudra que je devienne un de ces sages muets; car Gratiano ne me donne jamais le temps de parler.

GRATIANO.

Fort bien. Tiens-moi encore compagnie deux ans, et tu ne connaîtras plus le son de ta voix.

Digitized by Google

ANTONIO.

Adieu, il me rendra bavard.

GRATIANO.

Tant mieux, ma foi; car le silence ne convient qu'à une langue de bœuf fumé et à une fille qui n'est pas de défaite.

(*Gratiano et Lorenzo sortent.*)

SCÈNE IV

ANTONIO, BASSANIO.

BASSANIO.

Gratiano est l'homme de Venise qui débite le plus de riens. Sa raison est comme deux grains de blé cachés dans deux bottes de paille. Vous allez les chercher un jour entier avant de les trouver, et quand vous les avez trouvés, ils ne valent pas la peine que vous avez prise.

ANTONIO.

Fort bien. Dites-moi : quelle est donc cette dame auprès de laquelle vous avez juré de faire un secret pèlerinage? Vous m'avez promis de m'en parler aujourd'hui.

BASSANIO.

Vous n'ignorez pas, Antonio, dans quel délabrement j'ai mis mes affaires, en voulant

Digitized by Google

tenir un état plus fastueux que les bornes de ma fortune ne me le permettaient. Je ne me plains pas de me voir resserré et déchu de ce luxe; mais mon premier soin est de me tirer avec honneur des dettes considérables que j'ai contractées par un peu trop de prodigalité. Je vous dois beaucoup, Antonio, tant en argent qu'en amitié; et c'est sur votre amitié que je me repose pour trouver les moyens de m'acquitter.

ANTONIO.

Je vous conjure, mon cher Bassanio, dites, de quoi s'agit-il? Si c'est quelque chose (et il n'en saurait être autrement avec vous) qui soutienne les regards de l'honneur, soyez sûr que ma bourse est ouverte, que ma personne et toutes mes facultés sont dévouées à vous servir.

BASSANIO.

Lorsque j'étais encore écolier, dès que j'avais perdu une de mes flèches, j'en décochais une autre dans la même direction, mettant plus d'attention à suivre son vol, afin de retrouver l'autre, en risquant de perdre les deux, et souvent je les retrouvais toutes deux. Je vous cite cet exemple de mon enfance, parce que je vais vous parler le langage de la candeur. Je vous dois beaucoup; mais comme un jeune homme étourdi et entêté, ce que je vous dois est perdu. Mais si

Digitized by Google

vous voulez risquer une autre flèche du même côté où vous avez jeté la première, je ne doute pas que, par ma vigilance à observer sa chute, je ne retrouve les deux, ou du moins que je ne vous rapporte celle que vous aurez hasardée la dernière, en demeurant avec reconnaissance votre débiteur pour l'autre.

ANTONIO.

Vous me connaissez; et c'est un temps que vous perdez en tournant ainsi autour de mon amitié. Vous me faites sûrement plus de tort en doutant de mes sentiments que si vous dépensiez tout ce que je possède. Dites-moi donc ce que je dois faire pour vous et ce que vous croyez possible à moi de faire, et je suis prêt : parlez.

BASSANIO.

Il est dans Belmont une riche héritière; elle est belle, plus belle que ce mot, et douée de vertus et de qualités rares. J'ai déjà reçu anciennement de ses yeux quelques messages muets. Son nom est Portia. Elle ne le cède en rien à la fille de Caton, la Portia de Brutus. L'univers connaît son mérite, car les quatre vents lui amènent, de toutes les contrées, d'illustres adorateurs. Sa blonde et éclatante chevelure tombe en boucles sur ses tempes comme une toison d'or, ce qui rend le séjour de Belmont une seconde Colchos, où

Digitized by Google

nombre de nouveaux Jasons se rendent pour la conquérir. O mon cher Antonio! si j'avais seulement le moyen d'entrer en concurrence avec eux, j'ai dans mon âme un pressentiment qui me dit que mon succès me conduirait infailliblement à ce bonheur.

ANTONIO.

Tu sais que toute ma fortune est sur la mer, que je ne suis point en argent, ni en état de rassembler une forte somme. Mais prends courage. Va essayer ce que peut mon crédit dans Venise. Je le ruinerai jusqu'à la dernière ressource pour te mettre en état de paraître honorablement à Belmont et de faire ta cour à la belle Portia. Va, informe-toi où il y a de l'argent. Je le ferai aussi de mon côté, et je ne doute point que je n'en trouve par mon crédit, ou par la considération qu'on a pour moi. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V

La scène est à Belmont, dans le château de Portia. On voit trois coffres, l'un d'or, l'autre d'argent, et le troisième de plomb.

PORTIA, NÉRISSA.

PORTIA

En vérité, Nérissa, mon petit individu est bien las de ce grand monde.

Digitized by Google

NÉRISSA.

Cela serait bon, ma chère madame, si vos misères étaient en aussi grand nombre que vos prospérités; cependant, par ce que je vois, on est aussi malade de trop d'abondance que ceux que l'indigence fait mourir de faim. L'unique bonheur est donc placé dans la médiocrité : le superflu a plus tôt les cheveux blancs, et l'honnête nécessaire vit plus longtemps.

PORTIA.

Voilà de belles sentences, et très bien débitées.

NÉRISSA.

Elles sont encore meilleures quand on en profite.

PORTIA.

S'il était aussi aisé de faire qu'il l'est de connaître ce qui est bon à faire les chapelles seraient changées en églises, et les cabanes des pauvres gens en palais de princes. Le meilleur prédicateur est celui qui se conforme à ses sermons. J'apprendrai plutôt à vingt personnes ce qu'il est à propos de faire, que je ne serais une des vingt à suivre mes instructions. Le cerveau peut imaginer des lois pour le sang, mais un tempérament ardent saute par dessus une froide loi. La folle jeu-

Digitized by Google

nesse s'élance, comme le cerf léger, au-dessus des filets du grave conseil, vieillard impotent et boiteux. Ces beaux raisonnements ne sont pas de saison, lorsqu'il s'agit de choisir un époux. Choisir, hélas! quel mot! Je ne puis ni choisir celui que je voudrais, ni refuser celui qui me déplairait. C'est ainsi qu'il faut que la volonté d'une fille vivante se plie aux volontés d'un père mort. N'est-il pas bien embarrassant pour moi, Nérissa, de ne pouvoir ni choisir, ni refuser personne?

NÉRISSA.

Votre père fut toujours vertueux, et les saints personnages ont à leur mort de bonnes inspirations. Ainsi, soyez sûre qu'au moyen de la loterie qu'il a imaginée dans les trois coffres d'or, d'argent et de plomb, par laquelle vous appartenez à celui qui choisira le coffre qui remplit son intention, vous ne pouvez tomber qu'au pouvoir d'un homme digne de votre amour. — Mais, parmi les adorateurs qui sont venus dernièrement, en est-il quelqu'un pour qui la vivacité de vos penchants se décide?

PORTIA.

Je t'en prie, dis-moi leurs noms : à mesure que tu les nommeras, je ferai leur portrait, et tu devineras mes sentiments par le tableau.

Digitized by Google

NÉRISSA.

D'abord, il y a le prince de Naples.

PORTIA.

Oui, c'est un jeune étalon (3), certainement; car il ne parle que de son cheval ; il regarde comme une de ses premières qualités la science qu'il possède de le ferrer lui-même. J'ai bien peur que madame sa mère ne se soit oubliée avec un forgeron.

NÉRISSA.

Vient ensuite le comte palatin (4).

PORTIA.

Il est toujours refrogné comme s'il vous disait : *Si vous ne voulez pas de moi, décidez-vous.* Il écoute des contes plaisants sans rire. Je crains que, dans sa vieillesse, il ne devienne le philosophe larmoyant, puisque si jeune il est d'une si bizarre tristesse. J'aimerais mieux épouser une tête de mort avec un os dans sa bouche, qu'un de ces deux hommes-là. Dieu me préserve de tous les deux !

NÉRISSA.

Que dites-vous du seigneur français, monsieur le Bon ?

PORTIA.

Dieu l'a fait : ainsi je consens qu'il passe pour un homme. Je sais bien que c'est un

Digitized by Google

péché de se moquer de son prochain; mais lui ! comment! Il a un meilleur cheval que le Napolitain; il possède dans un plus haut degré de perfection que le palatin la mauvaise habitude de froncer le sourcil. Il est tous les hommes ensemble, sans en être un. Si un merle chante, il fait aussitôt la cabriole. Il va se battre contre son ombre. En l'épousant, j'épouserais en lui seul vingt maris; s'il vient à me mépriser, je lui pardonnerai; car, m'aimât-il à la folie, je ne le payerai jamais de retour.

NÉRISSA.

Que dites-vous de Falconbridge, le jeune baron anglais ?

PORTIA.

Tu sais que je ne lui dis rien; car nous ne nous entendons ni l'un ni l'autre; il ne sait ni latin, ni français, ni italien, et tu peux aller au tribunal, et jurer que j'entends bien peu d'anglais (5). C'est la peinture d'un joli homme. Mais, hélas! peut-on s'entretenir avec un tableau muet? Qu'il est mis singulièrement! Je crois qu'il a acheté son habit en Italie, ses bas en France, son bonnet en Allemagne, et ses manières par tous pays.

NÉRISSA.

Que pensez-vous du seigneur écossais, son voisin ?

Digitized by Google

PORTIA.

Qu'il est plein de charité pour son voisin : car il a emprunté un soufflet de l'Anglais, et juré de le lui rendre quand il pourrait. Je crois que le Français se rendit sa caution (6), et mit le sceau au marché par un autre soufflet.

NÉRISSA.

Comment trouvez-vous le jeune Allemand (7), le neveu du comte de Saxe?

PORTIA.

Fort mal le matin, quand il est à jeun, et bien plus mal encore le soir, quand il est ivre. Lorsqu'il est le mieux, il est un peu plus mal qu'un homme; et quand il est le plus mal, il est tant soit peu mieux qu'une bête. Quelque malheur qu'il m'arrive, j'espère trouver le moyen de me défaire de lui.

NÉRISSA.

S'il se présentait pour choisir, et qu'il prît le bon coffre, vous iriez contre les volontés de votre père, en refusant de l'épouser.

PORTIA.

De crainte que ce malheur extrême n'arrive, il faut que tu mettes sur le coffre opposé un grand verre de vin du Rhin. Car si le diable était dedans, et cette tentation au dehors, je suis sûre qu'il le choisirait. Je fe-

Digitized by Google

rai tout au monde, Nérissa, plutôt que d'épouser une éponge.

NÉRISSA.

Vous n'avez pas besoin de craindre d'avoir aucun de ces messieurs; ils m'ont fait part de leurs résolutions, c'est de déloger incessamment et de ne plus vous importuner, à moins que vous ne consentiez à une autre forme que celle qui a été imposée par votre père, et qui dépend du choix des coffres.

PORTIA.

Si je dois vivre aussi longtemps que la Sibylle, je mourrai aussi chaste que Diane, à moins qu'on ne m'obtienne dans la forme prescrite par mon père. Je suis ravie que ces épouseurs soient si raisonnables; il n'en est pas un parmi eux pour l'absence duquel je ne fasse des vœux, et Dieu veuille leur accorder un prompt et bon voyage!

NÉRISSA.

Ne vous rappelez-vous pas que du vivant de votre père, il vint ici, à la suite du marquis de Montferrat, un jeune Vénitien, instruit, et brave militaire?

PORTIA.

Oui, oui: c'était Bassanio; c'est ainsi, je crois, qu'on le nommait.

Digitized by Google

NÉRISSA.

Cela est vrai, madame, et de tous les hommes que mes yeux errants ont remarqués, il m'a paru le plus digne d'une belle femme.

PORTIA.

Je m'en ressouviens bien, et je me souviens aussi qu'il mérite tes éloges. — *(Au valet qui entre.)* Qu'est-ce ? quelles nouvelles ?

LE VALET.

Les quatre étrangers vous cherchent, madame, pour prendre congé de vous, et il vient d'arriver un courrier de la part d'un cinquième, le prince de Maroc ; il dit que le prince son maître sera ici ce soir.

PORTIA.

Si je pouvais accueillir celui-ci d'aussi bon cœur que je renvoie les autres, je serais charmée de son arrivée. Si, avec les qualités d'un saint, il a la couleur d'un diable, j'aimerais mieux qu'il me confessât que de m'épouser. Allons, Nérissa. (*Au valet.*) Et toi, marche devant. Tandis que nous fermons la porte au nez d'un amant, un autre frappe.

(Ils sortent.)

Digitized by Google

SCÈNE VI

La scène est dans une place publique à Venise.

BASSANIO, SHYLOCK.

SHYLOCK.

Trois mille ducats ? — Fort bien.

BASSANIO.

Oui, monsieur, pour trois mois.

SHYLOCK.

Pour trois mois. — Bon.

BASSANIO.

Pour lesquels, comme je vous disais, Antonio s'engagera.

SHYLOCK.

Antonio s'engagera ? — Bon.

BASSANIO.

Pourrez-vous me servir ? Me ferez-vous ce plaisir ? Aurai-je votre réponse ?

SHYLOCK.

Trois mille ducats... pour trois mois..., et Antonio engagé.

BASSANIO.

Votre réponse à cela ?

Digitized by Google

SHYLOCK.

Antonio est bon.

BASSANIO.

Auriez-vous ouï dire quelque chose de contraire?

SHYLOCK.

Oh! non. Je m'explique : en disant qu'il est bon, je veux vous faire entendre qu'il est solvable. Cependant ses facultés sont en supposition. Il a un vaisseau frété pour Tripoli, un autre dans les Indes, et, en outre, j'ai appris sur le Rialto qu'il en avait un troisième au Mexique, un quatrième en Angleterre, et d'autres encore épars loin d'ici. Mais les vaisseaux ne sont que des planches, les matelots que des hommes. Il y a rats de terre et rats d'eau, voleurs de terre et voleurs d'eau, je veux dire des pirates. D'ailleurs, les dangers de la mer, les vents, les rochers... Néanmoins, l'homme est solvable. — Trois mille ducats... Je crois pouvoir prendre son obligation.

BASSANIO.

Soyez sûr que vous le pouvez.

SHYLOCK.

Je veux m'en assurer si je le peux; et pour m'en assurer, je veux y rêver avec moi-même. Puis-je parler à Antonio?

Digitized by Google

BASSANIO.

Si vous vouliez dîner avec nous...

SHYLOCK.

Oui, pour sentir le porc! pour manger de l'habitation dans laquelle votre prophète, le Nazaréen, a, par les exorcismes, fait entrer le diable! Je veux bien acheter avec vous, vendre avec vous, parler avec vous, et ainsi du reste; mais je ne veux pas manger avec vous, boire avec vous, ni prier avec vous... Que dit-on de nouveau sur le Rialto? — Mais qui vient ici?

BASSANIO.

C'est le seigneur Antonio.

SCÈNE VII

BASSANIO, SHYLOCK, ANTONIO.

SHYLOCK, *à part.*

Comme il a l'air d'un hypocrite publicain! Je le hais, parce qu'il est chrétien; mais je le hais bien davantage parce qu'il a la basse simplicité de prêter de l'argent gratis, et qu'il fait baisser l'usure à Venise. Si je puis l'accrocher une fois, je vais assouvir pleinement la vieille aversion que je lui porte. Il hait notre sainte nation; il raille de certains

Digitized by Google

points sur lesquels la plupart des marchands sont d'accord; il se moque de moi, de mes marchés et d'un gain bien acquis, qu'il appelle usure. Maudite soit ma tribu, si je lui pardonne!

BASSANIO.

Shylock! Entendez-vous?

SHYLOCK.

Je me consultais sur les fonds qui me restent à présent, et je vois, par ce que ma mémoire me rappelle, que je ne saurais vous faire tout de suite la somme de trois mille ducats. N'importe; Tubal, un riche Hébreu de ma tribu, y suppléera... Mais doucement: pour combien de mois les voulez-vous?... Ne vous inquiétez pas, seigneur Antonio. C'était de votre seigneurie que nous nous entretenions.

ANTONIO.

Shylock, quoique je ne prête ni n'emprunte à intérêt, cependant, pour fournir aux besoins pressants d'un ami, je veux bien déroger à ma coutume. *(A Bassanio.)* Est-il instruit de la somme que vous désirez?

SHYLOCK.

Oui, oui : trois mille ducats.

ANTONIO.

Et pour trois mois.

Digitized by Google

SHYLOCK.

J'avais oublié cela... Pour trois mois, vous me l'aviez dit. A la bonne heure. Faites votre billet, et puis je verrai... Mais écoutez donc, il me semble que vous venez de dire que vous ne prêtez ni n'empruntez à intérêt.

ANTONIO.

Jamais.

SHYLOCK.

Quand Jacob faisait paître les troupeaux de son oncle Laban... Depuis notre saint Abraham, ce Jacob (au moyen de ce que fit sa mère avisée en sa faveur) en fut le troisième possesseur... Oui, il était le troisième.

ANTONIO.

Eh bien ! A quel propos ? Faisait-il l'usure ?

SHYLOCK.

Non, il ne faisait pas l'usure, non. Si vous voulez, ce n'était pas précisément de l'usure. Remarquez bien ce que Jacob faisait. Quand Laban et lui firent un traité et convinrent que tous les nouveau-nés qui seraient rayés et tachetés appartiendraient à Jacob pour son salaire, sur la fin de l'automne, les brebis étant en chaleur, allèrent chercher les béliers, et lorsque l'acte de la nature se passait entre ces couples portant toison, le pâtre

Digitized by Google

rusé vous levait l'écorce de certains bâtons, et dans l'instant précis de la copulation, les présentait aux lascives brebis, qui concevaient alors. Ensuite, quand le temps de l'enfantement était venu, elles mettaient bas des agneaux bariolés, lesquels étaient pour Jacob. C'était là un moyen de gagner un intérêt; et Jacob fut béni du ciel, et le gain est une bénédiction, pourvu qu'on ne le vole pas.

ANTONIO.

Jacob donnait là ses services pour un salaire très incertain, pour une chose qu'il n'était pas en son pouvoir de faire arriver, mais que la seule main du ciel règle et façonne à son gré. Prétendez-vous tirer de là quelque induction en faveur de l'usure? Votre or et votre argent sont-ils des brebis et des béliers?

SHYLOCK.

Je ne saurais vous dire; du moins, je les fais engendrer aussi vite. Mais faites attention, seigneur...

ANTONIO *à Bassanio.*

Voyez-vous, Bassanio? Le diable peut citer l'Écriture pour autoriser les vices. Une méchante âme, qui produit un témoignage sacré, ressemble à un scélérat qui a le sourire sur les lèvres, et à une belle pomme dont le

Digitized by Google

cœur est pourri. Oh ! de quels beaux dehors il colore ici sa malhonnêteté !

SHYLOCK.

Trois mille ducats ! c'est une bonne et ronde somme. Trois mois de douze... Voyons un peu l'intérêt.

ANTONIO.

Eh bien ! Shylock, vous serons-nous redevables ?

SHYLOCK.

Seigneur Antonio, maintes et maintes fois vous m'avez fait des reproches, au Rialto, sur ma banque et sur mon usure. Je n'y ai jamais répondu qu'en levant patiemment les épaules ; car la patience est le caractère distinctif de notre nation. Vous m'avez appelé mécréant, coupe-gorge, chien, et vous avez craché sur mon manteau de Juif, et tout cela parce que je dispose à mon gré de mon propre bien. Maintenant il paraît que vous avez besoin de moi. Alors vous venez à moi et vous dites : « Shylock, nous voudrions de l'argent. » Vous me tenez ce langage, vous qui vous êtes défait de votre rhume sur ma barbe ; qui m'avez donné des coups de pied, comme vous feriez à un chien étranger venu sur le seuil de votre porte. C'est de l'argent que vous demandez ! Devrais-je vous répondre ? Ne devrais-je pas vous dire : « Un chien a-t-il de l'argent ? Est-il possible qu'un dogue

Digitized by Google

prête trois mille ducats? » Ou bien irai-j vous saluer profondément, et, dans l'attitude d'un esclave, vous dire d'une voix basse et timide : « Mon beau monsieur, vous avez craché sur moi mercredi, vous m'avez donné des coups de pied un tel jour, et, une autre fois, vous m'avez appelé chien; en reconnaissance de ces bons traitements, je vais vous prêter tant d'argent? »

ANTONIO.

Je suis tenté de t'appeler encore de même, de cracher encore sur toi, de te donner encore des coups de pied. Si tu me prêtes cet argent, ne me le prête pas comme à ton ami (car quand est-ce que l'amitié exigea jamais qu'un stérile métal (8) se multipliât pour lui dans les mains d'un ami?), mais comme à ton ennemi. S'il manque à son engagement, tu auras le plaisir d'exiger sa punition.

SHYLOCK.

Mais comme vous vous emportez! Je voudrais être de vos amis, gagner votre affection, oublier les avanies que vous m'avez faites, subvenir à vos besoins présents et ne pas exiger un denier d'intérêt pour mon argent, et vous ne voulez pas m'entendre? L'offre est pourtant honnête.

ANTONIO.

Il y aurait, en effet, beaucoup d'honnêteté.

Digitized by Google

SHYLOCK.

Et je veux vous la montrer, cette honnêteté; venez avec moi chez le notaire signer votre billet. Seulement, et par pure plaisanterie, j'exigerai qu'il soit stipulé dans l'acte qu'en cas que vous ne satisfassiez pas à votre promesse tel jour, à tel domicile, pour telle ou telle somme, vous serez déchargé de votre dette en vous laissant couper une livre de votre belle chair sur telle partie du corps qu'il me plaira choisir.

ANTONIO.

J'y consens, ma foi, de bon cœur. Je signerai volontiers un pareil billet, et je dirai que le Juif est plein de bienfaisance.

BASSANIO.

Vous ne ferez pas un pareil billet pour m'obliger : j'aime mieux rester dans la disette où je suis.

ANTONIO.

Bon; ne craignez rien, ami : je ne manquerai pas d'y satisfaire. Dans l'espace de deux mois (c'est encore un mois avant l'échéance de l'obligation), j'attends le retour de neuf fois la valeur de ce billet.

SHYLOCK.

O père Abraham! ce que c'est que ces chrétiens! Leur méchanceté leur apprend à soupçonner les intentions des autres. Dites-

Digitized by Google

moi, s'il ne payait pas au terme marqué, que gagnerais-je en exigeant qu'il remplît la condition proposée ? Une livre de chair prise sur un homme ne vaut pas son pesant de chair de mouton, de bœuf ou de chèvre. Ce que j'en fais, c'est pour m'acquérir ses bonnes grâces. S'il veut accepter cette offre d'amitié, à la bonne heure; s'il ne le veut pas, adieu. Au nom de notre amitié, je vous en prie, ne me faites point injure.

ANTONIO.

Oui, Shylock, je signerai ce billet.

SHYLOCK.

En ce cas, allez m'attendre chez le notaire; donnez-lui vos instructions sur ce plaisant billet. Je vais préparer les ducats, donner un coup d'œil chez moi, où je n'ai laissé qu'un dangereux valet, un coquin de fainéant, et je vous rejoins dans l'instant.

ANTONIO.

Dépêche-toi, aimable Juif. Cet Hébreu se fera chrétien; il devient traitable.

BASSANIO.

Je n'aime pas les belles paroles avec une âme scélérate.

ANTONIO.

Allons; nous n'avons rien à craindre de funeste en cette conjoncture; mes vaisseaux arriverot un mois avant le terme.

Digitized by Google

ACTE SECOND

SCÈNE I

La scène est à Belmont.

LE PRINCE DE MAROC, *vêtu de blanc, avec sa suite*; PORTIA, NÉRISSA *et sa suite*.

On joue une fanfare.

LE PRINCE DE MAROC.

Ne vous choquez point de la couleur de mon teint. C'est la livrée foncée du soleil basané dont je suis voisin, et près duquel la nature plaça mon berceau. Faites-moi venir du fond du nord le plus bel homme de ces climats, où Phébus dégèle à peine les glaçons suspendus aux toits, et faisons sur nous une incision en votre honneur, pour savoir quel sang est le plus rouge (9) du sien ou du mien. Je vous le dis, madame, cet aspect que vous me voyez a intimidé le plus brave. Je jure par mon amour que les vierges

Digitized by Google

les plus considérées de nos climats en ont été éprises. Je ne me résoudrais jamais à changer de couleur, à moins que ce ne fût pour toucher votre âme, mon aimable reine.

PORTIA.

Dans mon choix, je ne me laisse pas conduire par la seule délicatesse des yeux d'une fille. D'ailleurs, la loterie de mon sort ôte à ma volonté le droit d'un libre choix. Je vous avoue, prince illustre, qu'indépendamment des entraves dont m'a chargée mon père, en me forçant par son testament d'être la femme de celui qui m'obtiendra par les moyens dont je vous ai parlé, vous me paraissez mériter mon affection, autant qu'aucun de ceux qui se sont jusqu'ici présentés pour briguer ma tendresse.

LE PRINCE DE MAROC.

Je vous en rends grâces. Je vous prie, conduisez-moi à ces coffres, pour y essayer ma fortune. Par ce cimeterre qui a tué le sophi et un prince de Perse, et qui a gagné trois batailles sur le sultan Soliman, je voudrais foudroyer de mes regards l'œil le plus audacieux. Je vàincrais en bravoure le plus intrépide cœur de l'univers : j'arracherais les petits ours des mamelles de leur mère, pour vous obtenir, madame. Mais, hélas ! si Hercule et Lychas jouent aux dés pour décider

Digitized by Google

quel est le plus grand homme des deux, le plus haut point peut sortir de la main la plus faible; et voilà Hercule vaincu par son page (10). Et moi, conduit de même par l'aveugle fortune, je puis manquer de choisir ce qu'un autre moins digne que moi prendra peut-être; et j'en mourrai de douleur.

PORTIA.

Telle est la loi de votre destin. Il faut, ou ne point choisir du tout, ou, si vous choisissez, jurer auparavant que vous ne parlerez à l'avenir de mariage à aucune femme. Ainsi, ne vous pressez pas, et faites bien vos réflexions.

LE PRINCE DE MAROC.

Et je le jure: allons; que je sache mon sort.

PORTIA.

Il faut d'abord aller à l'église. Après le dîner, vous déciderez votre sort.

LE PRINCE DE MAROC.

O fortune! allons, tu vas me rendre le plus heureux, ou le plus malheureux des mortels.

(*Ils sortent.*)

Digitized by Google

SCÈNE II

Une rue de Venise.

LANCELOT GOBBO, *seul.*

Sûrement, ma conscience me fera fuir la maison de ce Juif, mon maître. Le diable est à mes côtés, et me tente en me disant: Gobbo, Lancelot Gobbo, bon Lancelot ou bon Gobbo, ou bon Lancelot Gobbo, sers-toi de de tes jambes, lève le pied et décampe. Ma conscience me dit : Non, prends garde, honnête Lancelot; prends bien garde, honnête Gobbo, ou bien honnête Lancelot Gobbo, ne t'enfuis pas, aie le courage de ne pas t'évader. — Et, là-dessus, l'intrépide démon m'ordonne de faire mon paquet. Allons, dit le diable, au champ. Pour le ciel, arme-toi d'intrépidité, dit le diable et va-t'en. — Alors ma conscience, embrasant mon cœur, me dit fort prudemment: Mon honnête ami Lancelot, tu es fils d'un honnête homme, ou plutôt d'une honnête femme. — En effet, mon père eut certaine convoitise; il se prit d'un certain goût... Eh bien ! ma conscience me dit: Lancelot ne bouge pas. Fuis, dit le diable. Ne bouge pas, dit ma concience. — Ma conscience, dis-je, moi, votre conseil est bon; et toi aussi, démon, ton conseil est bon. En me laissant gouverner par ma conscience, je resterais avec le Juif mon maître, qui, Dieu me

Digitized by Google

pardonne, est une espèce de démon, qui, sauf votre respect, est le diable en personne : sûrement le Juif est le diable même incarné ; et en conscience, ma conscience n'est qu'une manière de conscience dure et brutale, en venant me conseiller de rester avec le Juif. Allons, c'est le diable qui me donne un conseil d'ami : je vais m'évader ; démon, mes talons sont à tes ordres; je veux m'enfuir.

SCÈNE III

LANCELOT ; *le vieux* GOBBO, *son père, entre tenant un panier de fruits, qu'il apporte en présent au maître de son fils.*

GOBBO.

Maître, jeune homme, vous-même : je vous prie, quel est le chemin de la maison du Juif?

LANCELOT, *à part.*

O ciel ! c'est mon père légitime, qui ayant la vue basse, très basse, ne me reconnaît pas. Je veux faire un essai avec lui.

GOBBO.

Maître, jeune homme, je vous prie, quel est le chemin de la maison du Juif?

LANCELOT.

Tournez sur votre main droite; au pre-

Digitized by Google

mier détour : mais, au plus prochain détour, tournez sur votre gauche : ma foi, la première foi, que vous détournerez, ne tournez ni à droite ni à gauche ; mais descendez obliquement jusqu'à la maison du Juif.

GOBBO.

Santé de Dieu (11), ce sera bien difficile à trouver. Pourriez-vous me dire si un nommé Lancelot, qui demeure avec lui, y demeure, oui ou non ?

LANCELOT.

Parlez-vous du jeune maître Lancelot ? (*A part.*) Remarquez-moi bien à présent : je vais troubler l'eau. — Parlez-vous du jeune maître Lancelot ?

GOBBO.

Il n'est pas maître, monsieur : c'est le fils d'un pauvre homme. Son père, quoique ce soit moi qui le dise, est un honnête et excessivement pauvre homme et, Dieu soit loué, qui a encore envie de vivre.

LANCELOT.

Allons, que son père soit ce qu'il voudra : nous parlons du jeune maître Lancelot ?

GOBBO.

De l'ami de votre seigneurie et de Lancelot tout court, monsieur.

Digitized by Google

LANCELOT.

Mais, je vous prie donc, enfin, vieillard, je vous en conjure, parlez-vous du jeune maître Lancelot ?

GOBBO.

De Lancelot, sous votre bon plaisir.

LANCELOT.

Ergo, maître Lancelot. Ne parlez point de maître Lancelot père. Car le jeune homme (en conséquence des destins et des destinées, et d'autres vieux dictons pareils, et des trois sœurs, et de ces branches de science occulte), est vraiment décédé ; ou, comme qui dirait tout simplement, il est parti pour le ciel.

GOBBO.

Que Dieu m'en préserve ! Le jeune garçon était le bâton de ma vieillesse, mon seul soutien.

LANCELOT.

Est-ce que je ressemble à un gourdin, ou à un étai de chaumière, à un bâton, à un poteau ? Me reconnaissez-vous, père ?

GOBBO.

Hélas ! non, je ne vous connais point, jeune monsieur : mais, je vous en prie, dites-moi, mon jeune garçon, Dieu fasse paix à son âme ! est-il en vie ou mort ?

Digitized by Google

LANCELOT.

Ne me connaissez-vous point, père?

GOBBO.

Hélas! monsieur, j'ai la vue trouble et basse: je ne vous connais point.

LANCELOT.

Eh bien! si vous aviez vos yeux, vous pourriez bien risquer de ne pas me reconnaître: un père sage connaît son enfant. Allons, vieillard, je vais vous donner des nouvelles de de votre fils. — Donnez-moi votre bénédiction. La vérité se montrera au grand jour : un meurtre ne peut rester longtemps caché, au lieu que le fils d'un homme le peut; mais à la fin, la vérité se montrera.

GOBBO.

Je vous en prie, monsieur, tenez-vous droit, je suis certain que vous n'êtes point Lancelot, mon jeune garçon.

LANCELOT.

Je vous en conjure; ne bavardons pas follement et plus longtemps là-dessus. Donnez-moi votre bénédiction. Je suis Lancelot, qui était votre jeune garçon, qui est votre fils, et qui vous prouvera qu'il est votre enfant.

GOBBO.

Je ne puis croire que vous soyez mon fils.

Digitized by Google

LANCELOT.

Je ne sais qu'en penser ; mais je suis Lancelot, le valet du Juif, et je suis sûr que Marguerite votre femme est ma mère.

GOBBO.

Oui, en effet, elle se nomme Marguerite ; je jurerai que si tu es Lancelot, tu es ma chair et mon sang. Dieu soit adoré ! Quelle barbe tu as acquise ! Il t'est venu plus de poil au menton qu'il n'en est venu sur la queue de Dobbin, mon limonier.

LANCELOT.

Il paraîtrait en cela que la queue de Dobbin croît à rebours. Je suis sûr que la dernière fois que je l'ai vu il avait plus de poil à la queue que je n'en ai sur la face.

GOBBO.

Seigneur ! que tu es changé ! — Comment vous accordez-vous ensemble, ton maître et toi ? Je lui apporte un présent ; comment êtes-vous ensemble aujourd'hui ?

LANCELOT.

Fort bien, fort bien. Mais quant à moi, puisque j'ai placé mon repos dans la résolution de m'enfuir de chez lui, je n'aurai point de repos que je ne me sois évadé à quelques pas de lui. Mon maître est un vrai Juif. Lui don-

Digitized by Google

ner un présent, à lui! Donnez-lui une hart; je meurs de faim à son service; vous pouvez me compter les côtes avec vos doigts. Mon père, je suis ravi que vous soyez venu; donnez-moi votre présent pour un monsieur Bassanio, qui vraiment donne, lui, de rares et belles livrées. Si je ne le sers pas, je courrai tant que la terre durera. O rare fortune! Tenez, le voici lui-même. *(Touchant le panier.)* Pour lui, mon père. Car je veux devenir Juif si je sers le Juif plus longtemps.

SCÈNE IV

LES MÊMES; BASSANIO, LÉONARDO, *avec un ou deux suivants.*

BASSANIO *à ses valets.*

Vous pouvez le faire, — mais faites si bien diligence, que le souper soit prêt au plus tard pour cinq heures. — Aie soin que ces lettres soient remises. Donne les livrées à faire, et prie Gratiano de venir dans l'instant me trouver chez moi.

LANCELOT.

Donnez-lui, mon père.

GOBBO, *à Bassanio.*

Dieu bénisse votre seigneurie!

Digitized by Google

BASSANIO.

Bien obligé; me voulez-vous quelque chose?

GOBBO.

Voilà mon fils, monsieur: un pauvre garçon...

LANCELOT.

Non, vraiment ce n'est pas un pauvre garçon; c'est le valet d'un riche Juif, qui voudrait, monsieur, comme mon père vous l'expliquera...

GOBBO.

Il a, monsieur, une grande rage, comme qui dirait de servir...

LANCELOT.

Oui, somme toute, le résultat est que je sers le Juif, et que j'ai bien envie, comme mon père vous l'expliquera...

GOBBO.

Son maître et lui, sauf le respect dû a votre seigneurie, ne sont guère compères.

LANCELOT.

Pour abréger, la vérité est que le Juif m'ayant maltraité, c'est la cause que je..., comme mon père, qui est, je m'en flatte, un vieillard, vous le *fructifiera* (12).

GOBBO.

J'ai ici quelques paires de pigeons, dont je

Digitized by Google

voudrais faire présent à votre seigneurie; et ma prière est que....

LANCELOT.

En peu de mots, la requête est impertinente pour moi, comme votre seigneurie le saura par cet honnête vieillard; et quoique je le dise, quoiqu'il soit un vieux homme, cependant le pauvre homme est mon père.

BASSANIO.

Qu'un de vous parle pour deux. — Que voulez-vous?

LANCELOT

Vous servir, monsieur.

GOBBO.

Voilà le mal de la chose, monsieur.

BASSANIO.

Je te connais très bien, tu as obtenu ta requête. Shylock, ton maître, m'a parlé le jour même, et t'a avancé; supposé que ce soit un avancement que de quitter le service d'un riche Juif pour devenir le laquais d'un maître si peu fortuné.

LANCELOT.

Le vieux proverbe est très bien partagé entre mon maître Shylock et vous, monsieur, vous avez la grâce de Dieu, monsieur, et lui, il a de quoi,

Digitized by Google

BASSANIO.

C'est fort bien dit; bon père, allez avec votre fils. — Prends congé de ton ancien maître, et informe-toi de ma demeure, pour t'y rendre. *(A sa suite.)* Donnez-lui une livrée plus ornée que celle de ses camarades.

LANCELOT.

Mon père, entrons. — Je ne puis jamais me procurer du service, non, je n'ai jamais eu de langue dans ma tête. — Allons *(considérant la paume de sa main)*, s'il y a un homme en Italie qui ait une plus belle table, qui lui promette, comme un serment sur le livre de la loi, qu'il fera fortune (13)... — Allons, poursuis: il y a ici une ligne (14) de vie! Voilà ici une petite provision de femmes: hélas! cinquante épouses, ce n'est rien. Onze veuves et neuf pucelles, ce n'est que le nécessaire pour un honnête homme. Et ensuite échapper trois fois, sans se noyer, et être en danger de sa vie sur le bord d'un lit de plume (15); ce ne sont là que de petits bonheurs. Allons, quoique la fortune soit femme, c'est encore une assez bonne créature. — Mon père, venez, je vais vous prendre congé du Juif dans un clin d'œil.

(*Lancelot et Gobbo sortent.*)

BASSANIO.

Je te prie, cher Léonardo, songe à ce que

Digitized by Google

je t'ai recommandé. Quant tu auras acheté ces effets et que tu en auras distribué les présents par ordre, reviens promptement, car je donne une fête ce soir.

LÉONARDO.

Je donnerai tous mes soins pour bien accomplir vos intentions.

SCÈNE V

LES MÊMES; GRATIANO.

GRATIANO, *à Léonardo qui s'en va.*

Où est votre maître?

LÉONARDO.

Le voilà là, monsieur, qui se promène.

(*Léonardo s'éloigne.*)

GRATIANO, *appelant.*

Seigneur Bassanio!

BASSANIO.

Ah! Gratiano.

GRATIANO.

J'ai une demande à vous faire.

BASSANIO.

Elle vous est accordée.

Digitized by Google

GRATIANO.

N'allez pas me refuser : il faut absolument que je vous accompagne à Belmont.

BASSANIO.

Eh bien! puisqu'il le faut, cela sera. — Mais écoute, Gratiano, tu es trop dur, trop brusque, tu as un ton de voix trop tranchant. — Ce sont des qualités qui te vont assez bien, et qui, à nos yeux, ne nous semblent pas des défauts; mais partout où tu n'es pas connu, elles annoncent quelque chose de trop libre, et choquent. — Je t'en prie, prends la peine de tempérer ton esprit trop pétulant par quelques grains de modération, de peur que la licence de ta conduite peu réservée ne soit interprétée à mon désavantage dans la maison où je vais, et ne me fasse perdre mes espérances.

GRATIANO.

Seigneur Bassanio, écoutez-moi: si je ne prends pas le maintien le plus modeste, si je ne parle pas avec respect, ne laissant échapper que quelques serments de temps à autre, si je ne porte pas un livre de prières dans ma poche, les yeux baissés vers la terre; si même, lorsqu'on dira les grâces, je ne ferme pas les yeux avec componction, en tenant ainsi mon chapeau et poussant un soupir en disant *amen;* enfin, si je n'observe

Digitized by Google

pas la civilité jusqu'au scrupule, comme un homme formé d'habitude à la gravité la plus sérieuse, pour plaire à sa grand'mère, ne faites jamais cas de moi.

BASSANIO.

Allons, nous verrons comment vous vous conduirez.

GRATIANO.

Mais je retiens pour moi la soirée; vous ne me jugerez pas sur ce que nous ferons ce soir.

BASSANIO.

Oh! non, il y aurait trop de dureté. Je vous inviterai au contraire à afficher votre plus grande gaieté; car nous avons des amis qui se proposent de se réjouir; mais, adieu, je vous laisse; j'ai quelques affaires.

GRATIANO

Et moi, il faut que j'aille trouver Lorenzo et les autres; mais nous nous rendrons visite à l'heure du souper.

SCÈNE VI

La scène est dans la maison de Shylock.

JESSICA, LANCELOT.

JESSICA.

Je suis fâchée que tu quittes mon père

Digitized by Google

ainsi. Notre maison est un enfer; et toi un démon jovial, qui lui ôtais un peu de son ennui. Mais Dieu te fasse prospérer: tiens, voilà un ducat pour toi. Et, Lancelot, tu verras bientôt au souper Lorenzo, qui est invité chez ton nouveau maître. Donne-lui cette lettre : fais-le secrètement; adieu. Je ne voudrais pas que mon père me trouvât causant avec toi.

LANCELOT *versant des larmes.*

Adieu : mes larmes vous parlent pour moi... charmante païenne. — Aimable Juive! Si un chrétien ne se damnait pas pour vous posséder, je serais bien trompé : mais, adieu, ces sottes larmes noient un peu mon courage viril. Adieu!

(*Il sort.*)

JESSICA.

Adieu, bon Lancelot. — Hélas! de quel odieux péché je me rends coupable, de rougir d'être la fille de mon père! Mais, quoique je sois sa fille, formée de son sang, je ne suis point sa fille pour le caractère. O Lorenzo! si tu tiens ta promesse, je finirai ce tourment; je me ferai chrétienne, et je serai ta tendre épouse.

(*Elle sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE VII

Une rue de Venise.

GRATIANO, LORENZO, SALARINO, SOLANIO.

LORENZO.

Oui, nous nous échapperons pendant le souper: nous irons prendre nos déguisements chez moi, et nous retournerons tous une heure après.

GRATIANO.

Nous ne sommes pas bien préparés.

SOLANIO.

Nous n'avons pas encore parlé ensemble de nous procurer des porte-flambeaux.

SALARINO.

C'est une pauvre chose, quand cela n'est pas arrangé dans un bel ordre; et il vaudrait mieux, à mon avis, nous en passer.

LORENZO.

Il n'est encore que quatre heures: nous avons deux heures pour nous équiper.

SCÈNE VIII

LES MÊMES; LANCELOT, *avec une lettre.*

LORENZO.

Ami Lancelot, qu'y a-t-il de nouveau?

Digitized by Google

LANCELOT.

S'il vous plaît d'ouvrir cette lettre, elle pourra probablement vous l'apprendre.

LORENZO, *prenant la lettre.*

Je connais cette main: oh! vraiment, c'est une belle main, et la main qui a écrit cette lettre est plus blanche que le papier où elle est écrite.

GRATIANO.

Une lettre d'amour, sûrement?

LANCELOT.

Avec votre permission, monsieur...

LORENZO.

Où vas-tu?

LANCELOT.

Vraiment, monsieur, inviter mon ancien maître, le Juif, à souper ce soir chez mon maître le chrétien.

LORENZO

Tiens, prends ceci, — Dis à l'aimable Jessica que je ne lui manquerai pas de parole. Parle-lui en secret; va. — Messieurs, voulez-vous vous préparer pour la mascarade de ce soir? Je suis pourvu d'un porte-flambeau.

(*Lancelot s'en va.*)

SOLANIO.

Oui, vraiment, j'y vais sur-le-champ.

Digitized by Google

SALARINO.

Et moi aussi.

LORENZO.

Venez nous trouver, Gratiano et moi, dans quelques heures, au logis de Gratiano.

SOLANIO.

Oui, cela est à merveille, nous le ferons.

(*Salarino et Solanio sortent.*)

SCÈNE IX

GRATIANO et LORENZO.

GRATIANO.

Cette lettre ne venait-elle pas de la belle Jessica?

LORENZO.

Il faut que je te dise tout : elle me donne des instructions, comment je dois l'enlever de la maison de son père; sur l'or et les bijoux dont elle s'est munie; quelle suite elle a à ses ordres. Si jamais le Juif son père entre dans le ciel, ce ne sera que par considération pour sa fille; et jamais le malheur n'osera traverser les pas de cette belle qu'en s'autorisant du prétexte qu'elle est la lignée d'un Juif sans foi. Allons, viens avec moi; parcours cette lettre en marchant; la belle Jessica me servira de porte-flambeau.

(*Ils sortent.*)

Digitized by Google

SCÈNE X

La scène est dans la maison de Shylock.

SHYLOCK, LANCELOT.

SHYLOCK.

Allons; tu verras par tes yeux, et tu juge-
as de la différence qu'il y a entre le vieux
hylock et le jeune Bassanio. — (*Appelant.*)
h bien! Jessica! — Tu n'assouviras pas ta
loutonnerie (16), comme tu as fait avec moi.
- *Appelant.*) Jessica! — Et tu n'auras pas le
oisir de dormir et de ronfler, et de déchirer
es habits. — Eh bien! Jessica! Quoi donc?

LANCELOT, *appelant aussi.*

Holà! Jessica!

SHYLOCK.

Qui te dit d'appeler? Je ne t'ai pas dit d'ap-
peler.

LANCELOT.

Votre seigneurie avait coutume de me re-
procher que je ne pouvais rien faire sans
qu'on me le dise.

Digitized by Google

SCÈNE XI

LES MÊMES; JESSICA

JESSICA.

M'appelez-vous? Que désirez-vous de mo

SHYLOCK.

Je suis invité à souper dehors, Jessica, voilà mes clefs. — Mais pourquoi irais-je? C n'est pas par amitié que je suis invité; ils m flattent: eh bien! j'irai par haine, pour m gorger aux dépens d'un chrétien prodigue — Jessica, ma fille, veille sur ma maison. J'ai de la répugnance à sortir: il y a quelqu malheur qui se brasse contre mon repos, car j'ai rêvé cette nuit de sacs d'argent.

LANCELOT.

Je vous en conjure, monsieur, allez-y. Mon jeune maître attend avec impatience votre arrivée.

SHYLOCK.

Et moi la sienne.

LANCELOT.

Et ils ont comploté ensemble... — Je ne veux pas vous le dire... que vous verrez une mascarade: mais si vous la voyez, alors ce

Digitized by Google

'était donc pas pour rien que mon nez a aigné le dernier lundi (17) noir, à six heures u matin; heure à laquelle ce saignement mba cette année-là, tandis qu'il était arvé l'après-midi il y a quatre ans.

SHYLOCK.

Quoi! y aura-t-il des masques? Ecoutez-oi, Jessica. Fermez bien mes portes, et orsque vous entendrez le tambour, et le cri ésagréable du fifre au cou tors, n'allez pas ous grimper aux fenêtres, ni montrer votre ête au public sur la rue, pour regarder des ous de chrétiens, aux visages vernis et défigurés : mais bouchez bien les oreilles de ma maison; je veux dire les fenêtres : que le son frivole de ces vaines folies n'entre pas dans ma maison sérieuse et sage. — Par le bâton de Jacob, je jure que je ne me sens nulle envie d'aller en festin en ville ce soir : mais je veux y aller (18). — Vous, drôle, prenez les devants, et annoncez que je vais y aller.

LANCELOT.

Je vais vous précéder, monsieur. (*Bas à Jessica.*) Maîtresse, malgré tout ce qu'il dit, veillez bien à la fenêtre : vous verrez approcher un chrétien qui mérite bien les regards d'une Juive.

(*Lancelot sort.*)

Digitized by Google

SHYLOCK.

Ha! que vous dit cet imbécile? cette ra proscrite d'Agar?

JESSICA.

Il me disait : Adieu, ma maîtresse; rie de plus.

SHYLOCK.

Ce fou de Patch (19) est assez poli : mai c'est un énorme mangeur; une vraie tortu pour le profit; il dort pendant le jour plu qu'un chat sauvage. Les lourds frelons n conviennent pas dans ma ruche. Ainsi, je m sépare de lui; et cela pour le céder à un qui dam que je veux qu'il aide à dépenser promp tement la bourse qu'il m'a empruntée. — Allons, Jessica, rentrez. Peut-être revien drai-je sur-le-champ. Faites ce que je vous recommande. Fermez les portes sur vous. On ne peut jamais être trop prudent : ce qu'on attache bien on le retrouve. C'est un pro verbe qui ne vieillit jamais dans une âme économe.

(*Il sort.*)

JESSICA.

Adieu. — Et si le malheur ne m'en veut pas, j'ai, moi, perdu un père, et vous une fille.

Digitized by Google

SCÈNE XII

Une rue de Venise.

GRATIANO *et* SOLANIO, *masqués.*

GRATIANO.

Voici le hangar sous lequel Lorenzo nous dit de l'attendre.

SOLANIO.

L'heure qu'il nous avait donnée est tout l'heure passée.

GRATIANO.

Et il est bien étonnant qu'il se fasse attendre : car les amoureux devancent toujours l'horloge au rendez-vous.

SOLANIO.

Oh ! les pigeons de Vénus volent dix fois plus vite pour contracter de nouvelles amours, qu'ils n'ont coutume de faire pour tenir parole à leurs anciens engagements.

GRATIANO.

Cela sera toujours vrai : quel convive se lève d'une table avec cet appétit aigu qu'il sentait en s'y asseyant? Où est le cheval qui revienne sur les ennuyeuses traces de la route qu'il a parcourue, avec le feu qu'il avait

Digitized by Google

en partant? Pour tous les biens de ce monde, il y a bien plus d'ardeur dans la poursuite que dans la jouissance. Voyez comme la nef ornée de ses brillantes écharpes, abandonne sa baie natale avec la fougue et la joie d'un riche et jeune dissipateur, et se livre sans réserve aux embrassements du libertin Aquilon! Et voyez après comme elle revient délabrée, dans l'état de l'enfant prodigue, les côtes enfoncées par l'injure du temps, les voiles déchirées en lambeaux, desséchée et appauvrie par ce même Aquilon!

SCÈNE XIII

LES MÊMES; LORENZO.

SOLANIO.

Ah! voici Lorenzo. — Nous causerons de cela dans un autre temps.

LORENZO.

Chers amis, pardon de m'être si longtemps fait attendre. Ce n'est pas moi, mais mes affaires qui ont exercé votre patience. Quand il vous prendra fantaisie de voler des épouses, je vous promets de faire le guet aussi longtemps pour vous. — Approchez; c'est ici la demeure de mon père le Juif. — Holà! holà! quelqu'un!

(*Il frappe à la porte.*)

Digitized by Google

SCÈNE XIV

s MÊMES *dans la rue.* JESSICA *paraît à la fenêtre, déguisée en page.*

JESSICA.

Qui êtes-vous? Nommez-vous, pour plus de
titude; quoique je jurerais vous connaître
votre voix.

LORENZO.

Lorenzo, ton bien-aimé.

JESSICA.

Oui, Lorenzo, sûr; et mon bien-aimé, sûr
ssi; car quel autre aimé-je autant? Et
iel autre que vous, Lorenzo, sait si je suis
tre amante?

LORENZO.

Le ciel et ton cœur sont témoins que tu l'es.

JESSICA.

Tenez, saisissez cette cassette; elle en vaut
peine. Je suis bien aise qu'il soit nuit, et
ue vous ne me voyiez point; car je suis bien
onteuse de mon évasion ; mais l'amour est
veugle, et les amants ne peuvent voir toutes
s belles folies qu'ils font eux-mêmes : si
iles étaient visibles, Cupidon lui-même rou-
irait de me voir ainsi travestie en page.

Digitized by Google

LORENZO

Descends, car il faut que tu me serve
porte-flambeau.

JESSICA.

Quoi! faut-il que j'éclaire ma propre ho
Oh! elle n'est, je le jure, que trop écla
par ma conscience. Vous me donnez là, n
amour, un office propre à me faire découv
il faudrait que je fusse cachée et invisible

LORENZO.

Et vous l'êtes, ma chère, même sous
aimable travestissement de page. Mais ve
sans différer; car la nuit secrète fuit à gra
pas, et nous sommes attendus à la fête
Bassanio.

JESSICA.

Je vais fermer les portes, et me dorer
core de quelques ducats de plus, et je s
à vous dans le moment.

(*Elle quitte la fenêtre*

GRATIANO.

Par mon chaperon, c'est une gentille (
et non pas une Juive.

LORENZO.

Malheur sur moi si je ne l'aime pas de to
mon âme! Car elle est sage, si je puis
juger; elle est belle, si mes yeux sont bo
elle est sincère et fidèle, comme je

Digitized by Google

éprouvée telle, et, en conséquence, comme fille sage, belle et fidèle, elle sera placée pour toujours dans mon cœur constant. (*Jessica reparaît à la porte.*) Quoi! vous voilà? — Allons, amis, partons. Nos camarades masqués attendent après nous.

(*Il sort avec Jessica.*)

SCÈNE XV

GRATIANO, ANTONIO.

ANTONIO.

Qui est là?

GRATIANO.

Quoi! c'est vous, seigneur Antonio?

ANTONIO.

Fi, fi, Gratiano! où sont tous les autres? Il est neuf heures. Tous nos amis attendent après vous. — Point de mascarade ce soir. Les vents sont levés, et Bassanio va s'embarquer tout à l'heure. J'ai envoyé vingt personnes vous chercher.

GRATIANO.

Oh! j'en suis ravi : je ne désire pas de plus grand plaisir que d'être sous ses voiles et de partir cette nuit.

(*Ils sortent.*)

Digitized by Google

SCÈNE XVI

La scène est à Belmont.

PORTIA, LE PRINCE DE MAROC *et sa suite*

PORTIA.

Allons, qu'on tire les rideaux, pour découvrir les coffres à ce noble prince. (*On découvre les coffres.*) Maintenant, choisissez.

LE PRINCE DE MAROC *les considérant.*

Le premier est d'or et porte cette inscription :

Qui me prendra, gagnera ce que beaucoup d'hommes désirent.

Le second est d'argent et porte cette promesse :

Qui me prendra, recevra le prix de son mérite.

Le troisième est de plomb, avec une inscription aussi grossière que le métal :

Qui me prend, doit donner et risquer tout ce qu'il a.

Comment saurai-je si je choisis bien ?

PORTIA.

Prince, l'un des trois renferme mon portrait : si vous le choisissez, je vous appartiens avec lui.

Digitized by Google

LE PRINCE DE MAROC.

Puisse quelque dieu diriger mon jugement et ma main! Voyons un peu. Je veux encore jeter les yeux sur les inscriptions. Que dit le coffre de plomb?

Qui me prend, doit donner et risquer ce qu'il a.

Doit donner! Pourquoi? Pour du plomb! Risquer pour du plomb? J'augure mal de ce coffre. On ne hasarde tout que dans l'espoir de grands avantages. Un cœur d'or ne se laisse pas prendre à l'amorce d'un vil plomb. Je ne veux ni donner, ni risquer rien pour du plomb. — Que dit l'argent avec sa couleur virginale?

Qui me prend, recevra le prix de son mérite.

Le prix de son mérite? Arrête là, prince, et pèse ta valeur d'une main impartiale. Si tu juges de ton prix par l'opinion que tu as de toi, ton mérite est assez grand; mais *assez* n'est pas assez pour valoir et mériter cette belle. — Il y aurait pourtant de la faiblesse d'esprit à douter de ce que je vaux, et à me déprécier. Le prix de mon mérite!... Mais, vraiment, c'est cette beauté. Je la mérite par ma naissance, par mes richesses, par mes grâces, par les qualités que j'ai reçues de l'éducation, mais, plus que tout cela, je la mérite par mon amour. Si je ne m'égarais pas plus loin, et que je fixasse ici mon

Digitized by Google

choix... Voyons encore une fois ce qui est gravé sur le coffre d'or :

Qui me prend gagnera ce que beaucoup désirent.

Mais c'est cette dame. Le monde entier la désire, et l'on vient des quatre coins de la terre pour baiser cette châsse ou respire cette sainte vivante. Les déserts de l'Hyrcanie et les vastes solitudes de l'aride Arabie sont devenus de grands chemins frayés, depuis que les monarques de ces régions s'empressent de venir contempler la belle Portia; le liquide empire de l'océan, dont la tête ambitieuse vomit ses flots sur la face des cieux, n'est pas une barrière capable d'arrêter l'ardeur de ces étrangers lointains: ce n'est pour eux qu'un léger ruisseau qu'ils traversent, pour venir admirer la belle Portia. Un de ces trois coffres contient son divin portrait. Est-il probable qu'elle soit dans du plomb? Quelle horreur de le croire! Ce métal est trop grossier pour renfermer même son linceul dans la nuit du tombeau. Croirai-je qu'elle est cachée dans l'argent, tandis qu'elle est d'un prix dix fois au-dessus de l'or le pus pur? Idée coupable! Jamais brillant si précieux ne fut enchâssé dans un métal au-dessous de l'or. Les Anglais ont une monnaie d'or qui porte pour empreinte la figure d'un ange: il n'y est que gravé en dehors, mais ici c'est un ange réel couché dans un lit d'or. Don-

Digitized by Google

nez-moi la clef. Je choisis celui-ci à tout hasard.

PORTIA.

La voilà, prince, et si mon portrait s'y trouve, je vous appartiens!

(*Elle ouvre le coffre d'or.*)

LE PRINCE DE MAROC.

O enfer! Quel objet se présente? Un cadavre, et dans le creux de son œil, un rouleau de papier! Je veux lire cet écrit. Il lit :

Tout ce qui reluit n'est pas or.
Vous l'avez souvent ouï dire.
Bien des hommes ont vendu leur vie
Pour ne contempler que mon éclat.
Les tombes dorées n'enterment que des vers.
Si vous eussiez été aussi sage que hardi,
Jeune par la force et vieux par le jugement,
Votre réponse n'eût pas été dans ce rouleau.
Adieu. Votre but est manqué.

Oh! oui! manqué vraiment! Et ma peine perdue. Adieu donc, feux de l'amour. Froide et insensible indifférence, sois mon lot. (*A Portia.*) Adieu, Portia, mon cœur est trop accablé pour se répandre en insipides adieux. Les malheureux qui ont tout perdu se retirent en silence.

(*Il sort avec sa suite.*)

Digitized by Google

PORTIA.

Nous en voilà heureusement délivrees. Fermez les rideaux, Allons... Puissent tous ceux de sa couleur choisir de même!

(*Portia sort avec sa suite.*)

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

La scène est dans une rue de Venise.

SOLANIO, SALARINO.

SOLANIO.

Eh bien! j'ai vu Bassanio mettre à la voile. Gratiano est parti avec lui, et Lorenzo n'est point dans leur vaisseau, j'en suis sûr.

SALARINO.

Cet infâme Juif a éveillé le duc qui, dans l'alarme, est venu avec lui pour chercher le vaisseau de Bassanio.

SOLANIO.

Il est venu trop tard. L'ancre était levée, mais on a donné à entendre au duc qu'on avait vu dans une gondole Lorenzo et sa tendre Jessica. D'ailleurs, Antonio a certifié qu'ils n'étaient pas dans le même vaisseau que Bassanio.

Digitized by Google

SALARINO.

Jamais je n'ai été témoin d'une fureur si forcenée, si bizarre, si violente et si variée, sur tous les tons, que celle que le Juif a fait éclater dans les rues: « Ma fille! ô mes du-« cats! ô ma fille! Un chrétien les emporte. O « mes chrétiens de ducats! Justice, loi! Mes « ducats, ma fille! Un sac, deux sacs de du-« cats, de doubles ducats, que ma fille m'a vo-« lés! Et des bijoux, deux pierres, deux « pierres rares et précieuses que ma fille m'a « volées! Justice! Qu'on trouve ma fille; elle « a sur elle les pierres et les ducats. »

SOLANIO.

Tous les enfants de Venise sont après lui qui courent, criant: *Ses pierres, sa fille et ses ducats.*

SALARINO.

Qu'Antonio prenne garde au jour fixé. Qu'il tienne sa parole; sinon, il le payera cher.

SOLANIO.

Vraiment, vous avez raison. J'ai parlé hier à un Français qui m'a dit que, sur le détroit qui sépare la France de l'Angleterre, il avait péri un vaisseau de notre pays, richement chargé. A ce discours, j'ai songé à Antonio, et j'ai souhaité en secret que ce ne fût pas un des siens.

SALARINO.

Vous ferez mieux de dire à Antonio ce que

Digitized by Google

vous savez, mais ne le faites pas trop brusquement, de peur de l'affliger.

SOLANIO.

Il n'est pas de plus honnête homme sur la terre. J'ai vu Bassanio et Antonio se séparer. Bassanio lui disait qu'il hâterait son retour; Antonio lui répondait: « Gardez-vous-en bien, « Bassanio; ne gâtez pas vos affaires pour « moi; mais employez tout le temps néces- « saire pour réussir. Quant au billet qui est « entre les mains du Juif, que votre âme ne « s'en embarrasse pas, au nom de l'amour! « Soyez joyeux: que votre imagination ne « s'occupe qu'à trouver les moyens propres à « toucher votre amante. » A ces mots, les yeux chargés de larmes et détournant le visage, il a passé sa main derrière lui; et il a serré celle de Bassanio avec une sensibilité déchirante, et ils se sont séparés.

SALARINO.

Je crois qu'il n'aime la vie que pour son ami. Courons le chercher, je vous en prie, et tâchons de lui offrir quelques plaisirs, pour le tirer de cette mélancolie où il se plaît a s'enfoncer.

SOLANIO.

Oui, allons.

(*Ils sortent.*)

Digitized by Google

SCÈNE II

La scène est à Belmont.

NÉRISSA, UN VALET.

NÉRISSA *au valet.*

Vite, et vite, tire vite le rideau. Le prince d'Aragon a prêté le serment, et il s'avance pour choisir.

SCÈNE III

On joue une fanfare de cors.

PORTIA, NÉRISSA, LE PRINCE D'ARAGON, *et sa suite.*

PORTIA.

Voyez, noble prince. Voici les coffres. Si vous prenez celui qui contient mon portrait, votre hymen sera célébré sur-le-champ. Mais si vous vous trompez, il faut, seigneur, sortir aussitôt de ces lieux sans prononcer un mot.

LE PRINCE.

Je suis obligé, par mon serment, d'observer trois choses : la première, de ne jamais révéler à personne quel est le coffre que j'aurai choisi. Ensuite, si mon choix n'est pas

Digitized by Google

heureux, de ne jamais faire de proposition de mariage à aucune femme. Enfin, si la fortune ne favorise pas mon jugement, de vous quitter et de partir sur-le-champ.

PORTIA.

Ce sont les conditions que jurent d'observer ceux qui viennent s'exposer au hasard de m'avoir pour épouse.

LE PRINCE.

Et je les ai remplies. Fortune, fais-moi rencontrer l'espoir de mon cœur. De l'or, de l'argent et du vil plomb!

Qui me prend, doit donner et risquer tout ce qu'il a.

Vous aurez une plus belle apparence, avant que je donne ou rique rien pour vous. Que dit le coffre d'or? Eh! voyons.

Qui me prend, recevra ce que bien des hommes désirent.

Ce que bien des hommes désirent... Cela peut s'entendre du sot vulgaire, qui détermine son choix sur l'apparence, n'apercevant rien au-delà de ce que son œil charmé lui présente, qui ne perce pas jusque dans l'intérieur; mais, semblable à l'hirondelle, bâtit en dehors du mur, et expose son nid aux injures de l'air, à la portée et dans le chemin même des accidents. Je ne choisirai point ce que tant de gens désirent; je ne veux pas me

Digitized by Google

confondre avec la grossière multitude des esprits vulgaires. Je viens à toi, riche sanctuaire d'argent. Répète-moi ton inscription :

Qui me prend, recevra le prix de son mérite.

C'est bien dit. Car qui peut chercher à duper la fortune, et s'élever honorablement aux grandeurs, sans l'empreinte du mérite? Que personne ne prétende se revêtir d'honneurs dont il est indigne... Oh! plût au ciel que les biens, les charges, les dignités ne fussent pas enlevés par la corruption, et que le pur et brillant honneur ne s'acquît jamais que par les vertus de celui qui en est revêtu! Que de gens qui sont nus seraient couverts! Que d'autres qui commandent seraient commandés! Que de grains de bassesse à séparer de la vraie semence de l'honneur! Que l'on retrouverait d'honneur caché sous le chaume et sous les ruines du temps, et auquel l'on devrait rendre son premier éclat! Mais choisissons.

Qui me prend, recevra le prix de son mérite.

Je prendrai ce que je mérite. Donnez-moi la clef de celui-ci, et découvrez mon sort sur-le-champ.

PORTIA, *ouvrant le coffre.*

Vous avez perdu trop de temps pour ce que vous trouverez ici.

Digitized by Google

LE PRINCE *apercevant un portrait.*

Que vois-je? la figure d'un idiot, qui d'un œil louche me présente un papier. Je veux le lire. Que tu es différent de Portia! Que tu es loin de combler mon espérance et d'égaler mon mérite!

Qui me prend, recevra le prix de son mérite.

N'ai-je mérité que la tête d'un sot? est-ce là ce que je vaux? Ne mérité-je rien de mieux?

PORTIA.

Offenser et juger sont deux emplois différents et de nature opposée.

LE PRINCE.

Lisons :

Le feu a éprouvé sept fois ce métal ;
Le jugement doit l'être autant de fois
Pour ne jamais mal choisir.
Il est des gens qui n'embrassent que des ombres,
Ceux-là n'ont que l'ombre du bonheur!
Je sais qu'il y a des sots sur la terre,
Vêtus d'argent comme je le suis.
Épousez quelle femme vous voudrez,
Votre tête sera toujours la mienne.
Adieu, seigneur, vous êtes congédié.

Plus je tarderai dans ces lieux, plus je montrerai ma sottise. Je suis venu faire ma cour avec une tête de sot, et je m'en retourne avec deux. Adieu, madame, je remplirai mon serment de supporter patiemment mon malheur.

(*Il sort.*)

Digitized by Google

PORTIA.

Le moucheron s'est brûlé à la lumière. Oh! les graves sots! Quand ils choisissent, ils font tant, à force d'esprit et de raisonnement, qu'ils se trompent.

NÉRISSA.

Le vieux proverbe n'a pas tort : *Pendus ou mariés, nous le devons au sort.*

PORTIA.

Allons, ferme le rideau, Nérissa.

SCÈNE IV

PORTIA, NÉRISSA, UN VALET.

LE VALET.

Où est madame?

NÉRISSA.

La voici : que lui veut-on?

LE VALET.

Madame, il vient de descendre à votre porte un jeune Vénitien, qui marche devant son maître pour annoncer son arrivée, et vous présenter de sa part des salutations qui attirent l'attention, je veux dire de galants et gracieux compliments, accompagnés de pré-

Digitized by Google

sents d'un haut prix. Je n'ai jamais vu de si aimable messager d'amour. Jamais, pour annoncer quel riche été s'approche, on ne vit briller dans le printemps un jour aussi charmant que ce courrier qui précède son maître.

PORTIA.

Arrête, je te prie; je crains presque que tu ne me dises tout à l'heure qu'il est de tes parents, en te voyant faire pour le louer une si grande dépense d'esprit. Allons, allons, Nérissa, je brûle de voir ce courrier d'amour qui se présente avec tant de grâces.

NÉRISSA.

Bassanio. O seigneur! Amour, fais que ce soit lui!

SCÈNE V

La scène est dans une rue de Venise.

SOLANIO, SALARINO.

SALARINO.

Eh bien ! quelles nouvelles sur le Rialto?

SOLANIO.

Le bruit y continue toujours, sans contradiction, qu'Antonio a un vaisseau d'une riche cargaison naufragé dans le détroit. Je crois

Digitized by Google

qu'ils nomment cet endroit les *Good-wins ;* un bas-fond des plus dangereux, et souvent fatal, où sont ensevelies une foule de carcasses de gros vaisseaux, si mon propos de commère est cette fois celui d'une femme honnête et de parole.

SALARINO.

Je voudrais que ton propos eût menti en cela, comme jamais ne mentit commère en rompant du pain d'épice, ou en faisant accroire à ses voisines qu'elle pleurait la mort de son troisième mari. — Mais il n'est que trop vrai (sans détour ni bavardage, et dans la ronde façon de s'énoncer) que le bon Antonio, l'honnête Antonio... Oh! de quelle épithète assez digne pourrai-je accompagner son nom?

SOLANIO.

Eh bien! en somme, au fait.

SALARINO.

Que dis-tu? Eh bien, le fait est qu'il a perdu un navire.

SOLANIO.

Je voudrais du moins que ce fût là la fin de ses pertes.

SALARINO.

Que je te réponde vite *ainsi soit-il !* de peur que le diable ne vienne à la traverse de ta prière. Car c'est lui que je vois s'avancer sous la forme d'un Juif.

Digitized by Google

SCÈNE VI

La scène est à Venise.

SHYLOCK, SOLANIO, SALARINO.

SALARINO.

Eh bien, Shylock! Quelles nouvelles à la bourse de Venise?

SHYLOCK.

Vous les savez. Personne, non, personne ne sait mieux que vous comment ma fille a pris la fuite.

SOLANIO.

Cela est sûr. Pour ma part, je connais le tailleur qui a fait les ailes avec lesquelles elle s'est envolée.

SALARINO.

Et Shylock, pour sa part, sait que l'oiseau avait des plumes, et qu'il est alors dans la nature des oiseaux de quitter leur nid.

SHYLOCK.

Elle sera damnée pour ce tour.

SOLANIO.

Oh! sans doute, si c'est le diable qui la juge.

SHYLOCK.

Ma chair et mon sang se révolter!

Digitized by Google

SALARINO.

Comment, vieux cadavre, ils se révoltent à ton âge?

SHYLOCK.

Je dis que ma fille est ma chair et mon sang.

SOLANIO.

Il y a plus de différence entre ta chair et la sienne qu'entre le jais et l'ivoire; plus entre ton sang et le sien qu'entre du vin rouge et du vin du Rhin. Mais, dites-moi, avez-vous ouï dire qu'Antonio ait fait quelques pertes sur mer?

SHYLOCK.

J'ai encore là un mauvais débiteur, un banqueroutier, un prodigue, qui ose à peine se montrer sur le Rialto; un misérable! Il avait coutume de venir se promener sur la place : qu'il prenne garde à son billet. Il avait coutume de m'appeler usurier : qu'il prenne garde à son billet. Il avait coutume de prêter de l'argent par charité chrétienne : qu'il prenne garde à son billet!

SOLANIO.

Mais je suis bien sûr qu'en cas qu'il fasse banqueroute, tu ne prendras pas sa chair. A quoi serait-elle bonne?

SHYLOCK.

A amorcer des poissons. Elle nourrira ma

Digitized by Google

haine, si elle ne nourrit rien de mieux. Il m'a perdu; il m'a fait tort d'un demi-million. Il a ri de mes pertes; il s'est moqué de mon gain; il a insulté ma nation; il est allé sur mes marchés; il a refroidi mes amis, échauffé mes ennemis, et pour quelle raison? Parce que je suis un Juif. Un Juif n'a-t-il pas des yeux? Un Juif n'a-t-il pas des mains, des organes, des membres, des sens, des affections, des passions? Ne se nourrit-il pas des mêmes aliments? N'est-il pas blessé des mêmes armes, sujet aux mêmes maladies, guéri par les mêmes remèdes, chauffé par le même été et glacé par le même hiver qu'un chrétien? Si vous nous piquez, ne saignons-nous pas? Si vous nous chatouillez, ne rions-nous pas? Si vous nous empoisonnez, ne mourons-nous pas? Et si vous nous outragez, ne nous vengeons-nous pas? Oh! si nous vous ressemblons dans tout le reste, nous vous ressemblons aussi sur cet article. Si un Juif outrage un chrétien, quelle est la modération de celui-ci? La vengeance. Si un chrétien outrage un Juif, comment doit-il le supporter, d'après l'exemple du chrétien? En se vengeant. Je mettrai en pratique les leçons de méchanceté que vous me donnez, et, si je puis, je surpasserai mes maîtres.

UN VALET *d'Antonio.*

Messieurs, mon maître Antonio est à la maison, et désire vous parler à tous deux.

Digitized by Google

SOLANIO.

Nous l'avons cherché de tous côtés.

SALARINO *voyant Tubal.*

En voici un autre de la secte. Il ne peut en venir un troisième qui les égale, à moins que le diable ne se métamorphose en Juif. (*Solanio et Salarino sortent.*)

SCÈNE VII

TUBAL, SHYLOCK.

SHYLOCK.

Eh bien, Tubal, quelles nouvelles de Gênes? As-tu trouvé ma fille?

TUBAL.

J'ai beaucoup entendu parler d'elle partout où j'ai été, mais je n'ai pu la trouver.

SHYLOCK.

Quoi! quoi! — Elle m'a emporté un diamant qui m'a coûté deux mille ducats à Francfort. Jamais notre nation ne fut maudite comme à présent. Je ne l'ai jamais éprouvé comme je l'éprouve aujourd'hui. Deux mille ducats et d'autres rares bijoux! Je voudrais voir ma fille étendue morte à mes pieds et les diamants à ses oreilles. Oh! que n'est-elle ense-

Digitized by Google

velie à mes pieds, et les ducats dans sa bière! Point de nouvelles d'eux! Non, et je ne sais pas encore combien il m'en aura coûté pour la faire chercher. Quoi! perte sur perte! Tant d'emporté par le voleur! et tant de dépensé pour chercher le voleur! et point de satisfaction, point de vengeance! Il n'arrive point de malheur qu'il ne me tombe sur le dos; il n'est de soupirs que ceux que je pousse, de larmes que celles que je verse.

TUBAL.

Il est aussi d'autres malheureux. Antonio, à ce que j'ai appris à Gênes....

SHYLOCK.

Quoi! quoi! quoi? Un malheur, un malheur?

TUBAL.

A perdu un de ses vaisseaux venant de Tripoli.

SHYLOCK.

Dieu soit loué! Dieu soit loué! Est-il bien vrai? Est-il bien vrai?

TUBAL.

J'ai parlé à des matelots échappés du naufrage.

SHYLOCK.

Je te remercie, cher Tubal. Les bonnes nouvelles! les bonnes nouvelles! Ah! ah! — Où cela? A Gênes?

Digitized by Google

TUBAL.

Votre fille, à ce qu'on m'a dit, a dépensé à Gênes quatre-vingts ducats dans une seule soirée.

SHYLOCK.

Tu m'enfonces un poignard dans le sein. Ah! je ne reverrai plus mon or. Quatre-vingts ducats d'un seul coup! quatre-vingts ducats!

TUBAL.

Je suis arrivé à Venise avec différents créanciers d'Antonio, lesquels affirment qu'il n'y a pas d'autre parti pour lui que de faire banqueroute.

SHYLOCK.

J'en suis ravi. Oh! je le ferai souffrir. Je le tourmenterai. J'en suis ravi!

TUBAL.

L'un d'eux m'a montré une bague qu'il avait eue de votre fille pour un singe.

SHYLOCK.

La malheureuse! Tu me déchires le cœur, Tubal; c'était ma *turquoise* (21). Je l'achetai de Lee, étant encore garçon. Je ne l'aurais pas donnée pour un désert entier plein de singes.

TUBAL.

Mais Antonio est certainement ruiné.

Digitized by Google

SHYLOCK.

Oh! oui, cela est sûr, cela est sûr. Va voir le commissaire : préviens-le quinze jours d'avance. S'il manque, j'aurai son cœur. S'il était une fois hors de Venise, je ferais tel négoce que je voudrais. Cours, cours, Tubal, et viens me rejoindre à notre synagogue. Va, mon cher Tubal... A notre synagogue, Tubal.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII

La scène est à Belmont

PORTIA, NÉRISSA, BASSANIO, GRATIANO *et sa suite.*

PORTIA.

Arrêtez, je vous en conjure. Attendez un jour ou deux avant de vous hasarder; car, si vous choisissez mal, je suis privée de votre compagnie. Ainsi, attendez quelque temps. Certain sentiment (mais ce n'est pas de l'amour) me dit que je ne voudrais pas vous perdre; et vous savez que ce ne sont pas là les conseils de la haine. Mais, de peur que vous ne pénétriez pas bien ma pensée (et cependant une fille n'a d'autre langue que la pensée), je voudrais vous retenir ici pendant

Digitized by Google

un ou deux mois avant de vous voir risquer votre choix pour moi. — Je pourrais vous apprendre les moyens de bien choisir. Mais alors je serais parjure, et je ne le ferai jamais. Vous pouvez vous tromper... et cependant si cela arrive par mon silence, vous me ferez souhaiter un crime : je regretterai de n'avoir pas été parjure. Malheur à vos yeux! ils ont parcouru ma personne et m'ont divisée en deux parts : une moitié de moi-même est à vous; l'autre moitié est à vous... à moi, voulais-je dire. Mais si elle est à moi, elle est à vous. Ainsi, je suis à vous tout entière. Hélas! ce siècle injuste et corrompu met des barrières entre les propriétaires et leurs droits, et par là il arrive que, quoique je sois à vous, je ne suis pourtant pas à vous. Allons, soit : ce sera la faute du sort; que le sort aille donc en enfer, s'il égare votre choix, mais non pas moi, en violant mon serment! Je parle trop, mais c'est pour balancer, pour filer, allonger le temps, et retarder l'instant de votre choix.

BASSANIO.

Laissez-moi choisir; car je suis à la torture.

PORTIA.

A la torture, Bassanio? Avouez donc quelle trahison est mêlée à votre amour.

BASSANIO.

Aucune, si ce n'est l'horrible trahison de la

Digitized by Google

défiance qui me fait redouter l'instant de jouir de mon amour. Il y aurait plutôt de l'amitié et de la vie entre la neige et le feu, qu'entre la trahison et mon amour.

PORTIA.

Oui, mais je crains que vous ne parliez comme un homme à la torture, où les aveux ne sont arrachés que par la violence.

BASSANIO.

Promettez-moi la vie, et je confesse la vérité.

PORTIA.

Eh bien ! confessez et vivez.

BASSANIO.

Confessez et aimez eût renfermé tout mon aveu. Heureux tourments, lorsque mon bourreau me suggère des réponses pour ma délivrance ! Mais courons à ma fortune et aux coffres.

PORTIA.

Allons donc. Je suis enfermée dans l'un d'eux; si vous m'aimez, vous me trouverez. (*A sa suite.*) Nérissa, et vous tous, faites place. — Que la musique joue, tandis qu'il fera son choix. — Alors, s'il choisit mal, il finira comme le cygne, qui s'évanouit au milieu des chants. Et, afin que la comparaison soit plus parfaite, mes yeux formeront le ruisseau, et un liquide lit de mort pour lui. Il se peut que

Digitized by Google

son choix soit heureux; et alors à quoi servira la musique? A quoi? Elle sera comme la fanfare qui joue, tandis que des sujets fidèles rendent leur hommage à leur monarque nouvellement couronné. — Elle sera ce que sont à l'aurore ces doux sons, qui pénètrent l'oreille d'un nouvel époux, bercé de songes riants qui l'invitent aux douceurs du mariage. — Le voilà qui s'avance avec autant de dignité, mais avec bien plus d'amour, que le jeune Alcide, lorsqu'il abolit le tribut d'une vierge, payé par Troie gémissante au monstre de la mer. Je suis la victime dévouée au sacrifice : tous les autres sont les femmes troyennes, qui, les yeux pleins de trouble et d'inquiétude, s'avancent hors des murs pour voir l'issue de l'entreprise. Va, cher Herculo! Si tu vis, je vis. Je vois le combat avec bien plus de trouble et d'effroi que tu n'en sens toi-même, toi qui le livres.

(*On entend de la musique dans l'intérieur.*)

AIR *chanté, tandis que Bassanio examine les coffres, et consulte avec soi-même.*

Dis-moi où siége l'amour,
Est-ce dans le cœur ou dans la tête?
Comment naît-il? comment se nourrit-il?

COUPLET, *en réponse.*

L'amour s'engendre dans les yeux.
Il se nourrit de regards, et l'amour meurt

Digitized by Google

Dans le berceau qui l'a vu naître.
Sonnons, sonnons tous la cloche d'amour.
Je vais commencer. Din, don.

TOUS *en chœur.*
Din, don... Din, don.

BASSANIO, *après avoir examiné les coffres pendant quelque temps.*

C'est ainsi que souvent l'apparence est au-dessous de la chose qu'elle annonce (22). Le monde est sans cesse déçu par l'ornement. En justice, est-il cause si mauvaise, si désespérée, qui, plaidée par une voix éloquente et gracieuse, ne masque son vice sous un air d'innocence et d'équité? En religion, est-il une erreur damnable, qu'un front ingénu ne sanctifie et ne fasse goûter en y adaptant un texte spécieux, et cachant le poison sous des fleurs? Il n'est pas de vice si simple et si nu qui n'offre sur ses dehors quelques caracères de la vertu. Que de poltrons, aussi trompeurs que des degrés bâtis de sable, qui portent cependant sur leur menton les barbes d'Hercule et du terrible Mars. Ouvrez leur sein: vous ne trouverez que des foies blancs comme lait, ils ne prennent que l'écume de la bravoure, pour se rendre redoutables. Regardez la beauté, et vous verrez qu'elle s'acquiert à force de parure étrangère; et il s'opère ici un miracle dans la nature: les plus pauvres en attraits sont celles qui sont le plus riches en

Digitized by Google

ornements. On reconnaît souvent ces tresses d'or, flottant avec grâce au gré du zéphir sur une beauté supposée, pour être la propriété d'une autre tête; et le crâne qui les a nourris est dans le tombeau. L'ornement n'est donc que le rivage trompeur d'une mer dangereuse, la brillante étoffe qui voile une beauté indienne et basanée; en un mot, un simulacre de la vérité, que l'adresse dans un siècle rusé expose pour attraper les plus sages. — Or brillant, dur aliment de Midas, je ne veux point de toi; ni de toi, vil et mercenaire agent entre l'homme et l'homme. Mais toi, toi, pauvre plomb, qui menaces plus que tu ne promets; ta pâle simplicité me touche plus que l'éloquence brillante. Je fixe ici mon choix. Puisse le bonheur en être le fruit!

PORTIA.

Comme toutes les autres passions se dissipent dans les airs! Le soupçon inquiet, le désespoir forcené, la crainte frissonnante, la jalousie à l'œil verdâtre! Grâce, amour, modère-toi; tempère ton extase, verse tes douceurs avec mesure, diminue cet excès de félicité. Je ressens trop tes faveurs, affaiblis-les, de peur que leur poids ne m'accable.

(*Elle ouvre le coffre de plomb.*)

BASSANIO.

Que vois-je? le portrait de la belle Portia!

Digitized by Google

Quel demi-dieu a si fort approché de la création? Ces yeux se meuvent-ils? Ou si c'est que peints sur mes prunelles mobiles, ils me paraissent en mouvement? Ici sont les lèvres séparées par une haleine de parfums. Oh! une aussi douce barrière devait séparer d'aussi douces amies. Là, dans ces cheveux, le peintre a égalé l'art d'Arachné, et tissu ces filets d'or, où les cœurs des hommes seront plus tôt pris que les mouches dans les toiles de l'araignée. Mais ces yeux..... Comment a-t-il pu voir, pour les faire! Un seul achevé suffisait, je crois, pour le priver des deux siens, et lui faire laisser l'ouvrage imparfait. Mais combien j'outrage cé tableau par des louanges trop au-dessous de lui, et ce tableau est encore àutant au-dessous de l'original. Voici le rouleau qui contient le sommaire de ma destinée. (*Il lit.*)

Vous qui ne choisissez point sur l'apparence,
Vous avez le bonheur de bien choisir.
Puisque ce bonheur vous arrive,
Soyez content, n'en cherchez pas d'autre.
Si celui-ci vous satisfait,
Et que vous regardiez votre sort comme votre bonheur,
Tournez-vous du côté de votre amante.
Et prenez-en possession par un baiser amoureux.

O le charmant écrit! Belle dame, avec votre permission. (*Il l'embrasse.*) Je me présente d'après mes instructions, pour donner et

Digitized by Google

pour recevoir : semblable à un gladiateur, qui pense avoir attiré sur lui les regards du peuple, lorsqu'il entend des exclamations, des applaudissements universels; son esprit se trouble; il regarde de tous côtés, et cherche à s'assurer si c'est à lui que ces louanges s'adressent. Telle est, belle et trois fois belle Portia, ma situation. Je doute encore de ce que je vois, jusqu'à ce que vous l'ayez confirmé, signé et ratifié.

PORTIA.

Seigneur Bassanio, vous me voyez où je suis, et telle que je suis! Pour ma propre satisfaction, je n'ai pas le désir ambitieux d'être plus belle! Mais pour l'amour de vous, je voudrais pouvoir tripler vingt fois ma beauté, dix mille fois mes richesses. Pour vous donner de moi une haute opinion, je voudrais avoir des vertus, des biens, des qualités, des amis sans nombre. Mais le total de moi n'est qu'une fille simple, peu instruite, sans expérience : heureuse en ce qu'elle n'est pas hors de l'âge d'apprendre; plus heureuse en ce qu'elle n'est pas si mal élevée qu'elle ne puisse apprendre encore; mais plus heureuse encore de soumettre son esprit docile à votre direction, comme à son seigneur, son gouverneur et son roi; moi-même et ce qui m'appartient, tout est maintenant à vous. Tout à l'heure, j'étais la maîtresse de cette

Digitized by Google

elle maison, de mes domestiques, et reine e moi-même. Maintenant cette maison, ces omestiques et moi-même sont à vous, sei-neur. Je vous les donne avec cette bague. orsque vous la donnerez ou que vous la erdrez, ce sera le présage de notre ruine. Il e me restera plus que le droit de vous re-rocher mon malheur.

BASSANIO.

Madame, vous m'avez ôté le pouvoir de ous répondre. Mon sang seul vous parle ans mes veines : il règne dans toutes les uissances de mon être le même désordre u'on remarque dans la multitude charmée, près une belle harangue prononcée par un rince chéri d'elle. Le murmure de différents iscours mêlés ensemble forme un chaos où l'on ne distingue rien que l'expression con-use d'une joie qui n'est pas articulée : mais puisse la vie se séparer d'ici (*il porte la main sur son cœur*) quand cette bague sera séparée de ce doigt! Vous pourrez dire alors, Bassa-nio est mort.

NÉRISSA.

Mes chers maîtres, c'est à présent notre tour à nous, qui avons été témoins de votre sort fortuné, de crier : Soyez heureux, soyez heureux, mes chers maîtres !

GRATIANO.

Seigneur Bassanio, et vous, belle dame, je

Digitized by Google

vous souhaite tout le bonheur que vous pouvez désirer; car je suis sûr que vous n'en souhaitez aucun aux dépens du mien. Mais lorsque vous projetez de célébrer vos noces, permettez-moi, je vous prie, de me marier aussi.

BASSANIO.

De tout mon cœur. Tu peux chercher une femme.

GRATIANO.

Je vous ai obligation. Vous m'en avez trouvé une. Mes yeux, seigneur, sont aussi perçants que les vôtres. Vous avez vu la maîtresse et moi la suivante. Mon amour n'a pas souffert plus de délai que le vôtre. Vous aimiez, et j'aimais. Votre sort était renfermé dans ces coffres, le mien s'y trouve attaché par l'événement. J'ai déclaré mes feux à cette fille, et lui ai tant fait de serments d'amour, que j'en ai le gosier sec. Enfin (si les promesses durent) j'en ai obtenu une de cette belle. Elle s'est engagée à m'aimer si votre choix faisait la conquête de sa maîtresse.

PORTIA.

Est-il bien vrai, Nérissa?

NÉRISSA.

Oui, madame, si c'est votre bon plaisir.

BASSANIO.

Et vous, Gratiano, entendez-vous tenir votre parole?

Digitized by Google

GRATIANO.

Oui, seigneur, je le jure.

BASSANIO.

Nos noces seront embellies par les vôtres.

GRATIANO.

Dix mille ducats à qui fera le premier garçon.

NÉRISSA.

Quoi! et vous couchez bas l'enjeu?

GRATIANO.

Non; on ne peut jamais gagner à ce jeu en couchant bas l'enjeu. — Mais qui vient ici? Lorenzo et son infidèle? Quoi! et le Vénitien Salério, mon vieil ami?

SCÈNE IX

LES MÊMES, LORENZO, JESSICA, SALÉRIO.

BASSANIO.

Lorenzo et Salério, soyez les bien-venus: si toutefois un hôte aussi nouveau de ces lieux est en droit de vous y recevoir. Avec votre permission, ma chère Portia, je dis a mes amis, à mes compatriotes, qu'ils sont les bien-venus.

Digitized by Google

PORTIA.

Et je le dis aussi, seigneur, ils sont les très bien-venus.

LORENZO.

J'en remercie madame. Pour moi, seigneur, mon dessein n'était pas de venir vous voir ici; mais j'ai rencontré Salério en chemin; il m'a tant prié de l'accompagner, que je n'ai pu dire non.

SALÉRIO.

Cela est vrai, seigneur, et j'avais mes raisons. (*Il donne une lettre à Bassanio.*) Le seigneur Antonio vous le recommande.

BASSANIO.

Avant que j'ouvre cette lettre, dites-moi comment se porte mon ami.

SALÉRIO.

Ni mal, seigneur, à moins que sa maladie ne soit dans l'âme; ni bien, à moins que sa santé ne soit dans l'âme. Sa lettre vous apprendra sa situation.

(Bassanio ouvre la lettre.)

GRATIANO.

Nérissa, faites un bon accueil à cette étrangère, traitez-la bien. Votre main, Salério. Quelles nouvelles de Venise? Comment se porte ce brave négociant, le bon Antonio? Je

Digitized by Google

suis sûr qu'il se réjouira de nos succès. Nous sommes des Jasons, nous avons conquis la toison.

SALÉRIO.

Ah! que n'avez-vous trouvé la toison qu'il a perdue?

PORTIA.

Il y a dans cette lettre quelques nouvelles sinistres qui font disparaître la couleur des joues de Bassanio. Nul autre malheur dans le monde ne peut changer à ce point la constitution d'un homme de courage. Quelque ami chéri de mort!... Quoi! de plus en plus?... Permettez, Bassanio, je suis une moitié de vous-même, et je dois partager sans réserve, avec vous, le secret de cette lettre.

BASSANIO.

O ma chère Portia, il y a ici des mots... Jamais mots plus affreux ne noircirent le papier. Chère épouse, la première fois que je vous dévoilai ma flamme, je vous dis avec franchise que tout le bien que je possédais coulait dans mes veines, que j'étais gentilhomme, et je vous disais vrai. Cependant, madame, lorsque je m'évaluais à néant, voyez quel imposteur j'étais, quand je vous ai dit que mon bien était rien. J'aurais dû vous dire qu'il était au-dessous de rien. Je me suis engagé avec un tendre ami, et j'ai

Digitized by Google

engagé cet ami avec le plus cruel de ses ennemis, pour me procurer des ressources. Voilà une lettre, madame, dont le papier me semble le corps de mon ami, et chaque mot une large blessure qui verse des flots de sang. Mais est-il bien vrai, Salério? Tous ses vaisseaux ont-ils manqué, aucun n'a-t-il réussi ?

SALÉRIO.

Aucun, seigneur. D'ailleurs, il paraît que s'il avait à présent l'argent du billet, le Juif ne voudrait pas le prendre. Je n'ai jamais vu de créature, revêtue de la forme d'un homme, aussi acharnée, aussi avide de persécuter un homme. Il assiége jour et nuit le duc, et il en appelle à la sûreté de l'Etat, s'il refuse de lui rendre justice. Vingt marchands et les chefs de la noblesse ont tenté de le persuader; mais on n'a pu l'engager à se désister de ses droits affreux. Il demande l'acquit de justice et son billet.

JESSICA.

Étant avec lui, je l'ai vu jurer à Tubal et à Chus, ses compatriotes, qu'il aimerait mieux avoir la chair d'Antonio que vingt fois la somme qui lui est due; et je suis assurée que si les lois et l'autorité, et toute la force du pouvoir ne s'y opposent, il traitera mal le pauvre Antonio.

Digitized by Google

PORTIA.

C'est votre ami qui se trouve dans cette perplexité?

BASSANIO.

Le plus cher de mes amis, le plus honnête des hommes, l'âme la plus noble et le plus imprudent bienfaiteur; enfin, l'homme qui nous retrace l'ancienne vertu romaine plus qu'aucun autre habitant de l'Italie.

PORTIA.

Combien doit-il au Juif?

BASSANIO.

Il doit pour moi trois mille ducats.

PORTIA.

Quoi! pas davantage? Donnez-lui-en six mille et annulez le billet. Doublez-les six mille, triplez-les, plutôt qu'un ami dont vous me faites un si beau portrait, perde jamais un cheveu par la faute de Bassanio. Allons ensemble au temple, nommez-m'y votre épouse, et courez aussitôt à Venise secourir votre ami; car vous ne serez jamais reçu dans la couche de Portia avec une âme inquiète et troublée. Je vous donnerai de l'or assez pour payer vingt fois cette petite dette. Quand elle sera acquittée, amenez votre ami avec vous. Cependant, Nérissa et moi nous vivrons comme des filles et des veuves. Allons,

Digitized by Google

venez, car vous allez partir le jour même de vos noces. Traitez bien vos amis, montrez un cœur joyeux et content ; puisque je vous ai acheté cher, vous me serez cher, et je vous aimerai tendrement. — Mais voyons la lettre.

BASSANIO *lit.*

« Mon cher Bassanio, tous mes vaisseaux ont péri ; mes créanciers deviennent cruels ; ma fortune est réduite à bien peu de chose. Le délai du billet du Juif est expiré ; et puisqu'en remplissant la clause qu'il renferme, il est impossible que je vive, toutes vos dettes envers moi seraient acquittées si je pouvais vous voir avant ma mort. Au reste, suivez votre inclination ; si votre amitié ne vous engage pas à venir, que ce ne soit pas ma lettre. »

PORTIA.

Cher époux, dépêchez-vous et partez.

BASSANIO.

Puisque j'obtiens mon congé de votre bouche, je vais me hâter. Mais jusqu'à mon retour, aucun lit ne sera complice de mon retard ; nul repos, nul sommeil ne prolongera le temps de notre séparation.

Digitized by Google

SCÈNE X

La scène est dans une rue de Venise.

SHYLOCK, ANTONIO, SOLANIO, UN GEÔLIER.

SHYLOCK.

Geôlier, veillez sur lui. Ne me parlez pas de pitié. Voilà ce fou qui prêtait de l'argent gratis. — Geôlier, veillez sur lui.

ANTONIO.

Encore un mot, cher Shylock.

SHYLOCK.

Je veux qu'on satisfasse à mon billet; ne me parlez pas contre mon billet. J'ai juré que mon billet serait acquitté. — Tu m'as appelé chien sans en avoir aucun sujet; mais puisque je suis un chien, prends garde à mes dents. Le duc me fera justice. — Je m'étonne, coquin de geôlier, que tu aies la faiblesse de sortir avec lui à sa sollicitation.

ANTONIO.

Je te prie, laisse-moi te parler.

SHYLOCK.

Je veux qu'on satisfasse à mon billet; je ne veux point t'entendre; je veux qu'on acquitte

Digitized by Google

mon billet. Ne me parle pas davantage; je n'aurai pas la sotte faiblesse de verser d'imbéciles larmes, de me laisser fléchir et de céder en soupirant aux instances des chrétiens. Ne me suis pas, je ne veux point t'entendre, je veux l'acquit de mon billet.

(Il sort.)

SOLANIO.

C'est le dogue le plus inflexible qui ait jamais été lâché dans la société des hommes.

ANTONIO.

Laissons-le, je ne le poursuivrai plus de prières inutiles; il veut avoir ma vie; j'en sais bien la raison. J'ai arraché à ses poursuites plusieurs de ses débiteurs, qui sont venus me porter leurs plaintes. Voilà pourquoi il me hait.

SOLANIO.

Non, j'en suis sûr, le duc ne souffrira jamais qu'un pareil engagement tienne.

ANTONIO.

Le duc ne peut refuser de suivre la loi; il faut qu'il respecte les priviléges dont les étrangers jouissent à Venise. L'État souffrirait de cette injustice, car la richesse de son commerce est fondée sur la confiance qu'ont en ses lois toutes les nations. Allons, mes peines et mes pertes m'ont tellement abattu, qu'à peine pourrai-je conserver jusqu'à de-

Digitized by Google

main une livre de chair pour mon sanguinaire créancier. Marchons, geôlier. — Prions Dieu que Bassanio vienne me voir acquitter sa dette, et je suis content.

(Ils sortent.)

SCÈNE XI

La scène est à Belmont.

PORTIA, NÉRISSA, LORENZO, JESSICA, BALTAZAR.

LORENZO.

Quoique ce soit à vous que ce discours s'adresse, madame, je suis sincère. Vous avez une âme noble et les sublimes sentiments d'une amitié divine. Vous les faites briller avec bien de l'éclat, en supportant avec une si grande fermeté l'absence de votre époux. mais si vous saviez à quel objet votre grandeur d'âme fait ce sacrifice, combien l'homme que vous secourez est un ami tendre et plein d'honneur, combien il est attaché à votre époux, je suis sûr que vous tireriez encore plus de gloire et de satisfaction de votre ouvrage que l'habitude d'être bienfaisante ne peut vous en inspirer.

PORTIA.

Je ne me repens jamais d'avoir fait du bien,

Digitized by Google

et ne m'en repentirai pas aujourd'hui. Entre deux êtres unis, qui vivent et passent leurs jours ensemble, dont les âmes portent également le joug de la tendresse, il faut qu'il se trouve de même un rapport de traits, de mœurs et de sentiments. C'est ce qui me fait penser que cet Antonio, étant l'ami de cœur de mon époux, doit ressembler à mon époux. S'il est ainsi, il m'en a coûté bien peu pour arracher l'image d'un second moi-même aux tourments que lui préparait une cruauté infernale. Mais c'est trop faire ici mon éloge. Laissons ce discours. Ecoutez autre chose. Lorenzo, je remets en vos mains l'autorité de mon mari et la mienne; exercez-la dans ma maison jusqu'à son retour. De mon côté, j'ai fait secrètement un vœu au ciel, de vivre dans la prière et dans la méditation, accompagnée seulement de la seule Nérissa, jusqu'à ce que son époux et le mien reviennent. Il y a un monastère à deux milles d'ici; c'est là que je veux me fixer. Je vous conjure de ne pas refuser la charge que mon amitié et la nécessité vous imposent.

LORENZO.

Madame, je la reçois de bon cœur. J'obéirai toujours à d'aussi beaux ordres.

PORTIA.

Mes gens savent déjà mon dessein, ils se-

Digitized by Google

ront soumis à vous et à Jessica, comme à Bassanio et à moi-même. Adieu, portez-vous bien, jusqu'au moment de nous réunir.

LORENZO.

Puissiez-vous n'avoir que des pensées agréables et des moments heureux!

JESSICA.

Je vous souhaite, madame, tout le bonheur que peut désirer un cœur.

PORTIA.

Je reçois vos vœux avec reconnaissance, et c'est avec plaisir que j'en fais de pareils pour vous. Adieu, Jessica. *(Lorenzo et Jessica sortent. Portia continue en s'adressant à Baltazar.)* Baltazar, je t'ai toujours reconnu pour être honnête et vrai; que je te trouve toujours de même. Prends cette lettre, et cours à Padoue (25) avec la plus grande diligence; remets-la en main propre au docteur Bellario, mon cousin, prends les habillements qu'il te donnera, et porte-les, je t'en prie, avec la plus grande célérité, au lieu où l'on passe ordinairement la barque pour aller à Venise. ne perds pas de temps en discours; pars, je m'y trouverai avant toi.

BALTAZAR.

Madame, je ferai toute la diligence convenable.

(Il sort.)

Digitized by Google

PORTIA.

Approche, Nérissa: je trame quelque chose que tu ignores. Nous reverrons nos maris avant qu'ils s'y attendent.

NÉRISSA.

Nous verront-ils?

PORTIA.

Oui, Nérissa, mais sous des habits qui leur feront penser que nous avons ce qui nous manque. Je gage tout ce que tu voudras que quand nous serons déguisées en hommes, je suis le plus joli garçon des deux, et que je porterai ma dague avec plus de grâce que toi. Nous verrons qui prendra le mieux le ton et la voix grêle de l'enfant passé à l'adolescence, qui se donnera le mieux la démarche d'un homme. Je parlerai batailles comme un jeune fanfaron. Je dirai maints jolis mensonges; combien de femmes d'un rang distingué ont recherché mon amour; combien mes refus en ont rendu malades, et combien en sont mortes. Je ne savais qu'y faire. Puis je m'en repentirai, et je regretterai d'avoir causé leur trépas. — Je ferai mille de ces petits contes. Les hommes jureront que je suis sorti des écoles il y a plus d'un an. — Enfin, j'ai dans l'esprit un tas de propos et de tours de tous ces jeunes étourdis, dont je veux faire usage.

Digitized by Google

NÉRISSA.

Deviendrons-nous hommes?

PORTIA.

Fi donc! Quelle question, si tu la faisais à quelqu'un capable de l'interpréter dans un mauvais sens! Mais viens, je te dirai tout mon projet quand nous serons dans ma voiture, qui nous attend à la porte du parc. Dépêchons-nous; car il faut que nous fassions vingt milles aujourd'hui.

(Elles sortent.)

SCÈNE XII

LANCELOT *et* JESSICA.

LANCELOT.

Oui, en vérité. Car, voyez-vous, les péchés du père retombent sur les enfants; aussi, je vous proteste que j'ai peur pour vous. J'ai toujours été franc avec vous, et je vous expose de même mes opinions sur cet article. Ainsi, armez-vous de courage, car, en conscience, je crois que vous êtes damnée. Il ne reste qu'une seule espérance, qui peut encore vous sauver; mais ce n'est qu'une espèce d'espérance bâtarde.

JESSICA.

Et quelle sorte d'espérance, je te prie?

Digitized by Google

LANCELOT.

La voici : vous pourriez espérer un peu que ce n'est pas votre père qui vous a engendrée, que vous n'êtes pas la fille du Juif.

JESSICA.

C'est là, en effet, une sorte d'espérance bâtarde; mais alors ce seraient les péchés de ma mère qui seraient *visités* (24) en moi.

LANCELOT.

Ma foi, j'ai grand'peur que vous ne soyez damnée à la fois du côté paternel et maternel; ainsi, en voulant éviter Scylla, votre père, je tombe en Charybde, votre mère. Allons, vous êtes une fille perdue des deux côtés.

JESSICA.

Je serai sauvée par mon mari, qui m'a faite chrétienne.

LANCELOT.

Vraiment, il n'en est que plus blâmable; nous étions déjà bien assez de chrétiens; tout autant qu'il en fallait pour pouvoir bien vivre les uns avec les autres. Cette fureur de faire des chrétiens haussera le prix des porcs : si nous nous mettons tous à manger du porc, nous ne pourrons bientôt plus avoir une grillade sur les charbons pour notre argent.

Digitized by Google

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LORENZO.

JESSICA.

Lancelot, je vais conter à mon mari ce que vous venez de me dire; le voilà qui vient.

LORENZO.

Sais-tu, Lancelot, que je deviendrai bientôt jaloux de toi, si tu attires ainsi ma femme dans des recoins solitaires.

JESSICA.

Oh ! vous n'avez pas lieu de vous alarmer, Lorenzo. Lancelot et moi ne sommes pas bien ensemble. Il me dit tout net qu'il n'y a point de merci pour moi dans le ciel, parce que je suis la fille d'un Juif; et il dit aussi que vous n'êtes pas un bon membre de la république, car, en convertissant les Juifs en chrétiens, vous faites augmenter le prix du porc.

LORENZO.

Je me justifierai mieux de cela envers la république, que tu ne pourras te justifier, toi, d'avoir grossi le ventre de la négresse: la fille maure est enceinte de tes œuvres, Lancelot.

LANCELOT.

C'est beaucoup que la jeune Maure (25) soit

Digitized by Google

plus grosse que de raison; mais si elle est moins qu'une honnête femme, elle est toujours plus que ce pour quoi je l'ai prise.

LORENZO.

Comme il est aisé à tous les sots de jouer sur les mots! Je crois, d'honneur, que bientôt le rôle qui siéra le mieux à l'esprit sera le silence, et qu'il n'y aura plus que les perroquets qu'on pourra louer de parler. - Allons, rentre, et dis-leur de se préparer au dîner.

LANCELOT.

Céla est fait, monsieur: ils ont tous des estomacs!

LORENZO

Bon Dieu! quel moulin à quolibets tu es! Allons, dis-leur de couvrir la table.

LANCELOT.

Cela est fait aussi, monsieur : couvrir est le mot.

LORENZO.

Eh bien! veux-tu couvrir?

LANCELOT.

Non pas, monsieur, je connais mon devoir (26).

LORENZO.

Encore de la contestation à ce sujet! Veux-tu donc montrer toute la richesse de ton esprit en un instant? Je t'en prie, daigne entendre et interpréter tout uniment un homme

Digitized by Google

qui parle tout uniment. Va trouver tes camarades: dis-leur de couvrir la table, de servir les plats, et nous allons entrer pour dîner.

LANCELOT.

Pour la table, monsieur, elle sera servie; pour les plats, monsieur, ils seront couverts; quant à votre entrée pour venir dîner, qu'elle soit comme le voudront vos fantaisies et vos idées.

(Il sort.)

SCÈNE XIV

LORENZO, JESSICA.

LORENZO.

O rare discernement! comme ses mots s'enchaînent sans sens ni liaison! Le sot a entassé dans sa mémoire une armée de bons termes, et je connais bien des sots, d'un état et d'une condition plus relevée, qui sont farcis de mots comme lui, et qui, par un mot plaisant, déconcertent et dénaturent la conversation la plus sérieuse. — Eh bien! Jessica, comment va le courage? Et dis-moi, ma chère, dis-moi ton opinion, comment goûtes-tu l'épouse de Bassanio?

JESSICA.

Au-delà de toute expression. Il est fort à propos que le seigneur Bassanio mène une

Digitized by Google

vie pure et vertueuse; car ayant le bonheur de posséder une pareille épouse, il goûte ici-bas les félicités du ciel; et s'il n'était pas capable de les sentir ici sur la terre, il serait fort inutile qu'il allât dans le ciel. Oui, si deux divinités faisaient une gageure céleste, et que pour prix ils missent deux femmes de la terre et que Portia en fût une, il faudrait absolument trouver quelque autre enjeu pour remplacer l'autre; car ce pauvre et chétif bas-monde n'a pas sa pareille.

LORENZO.

Eh bien, tu as en moi un époux pareil à ce qu'elle est en épouse.

JESSICA.

Oh! demande-moi aussi mon sentiment sur ce point.

LORENZO.

C'est ce que je ferai incessamment : mais, d'abord, allons dîner.

JESSICA.

Allons, laisse-moi faire ton panégyrique, tandis que je suis en appétit.

LORENZO.

Non : réserve-nous-le pour propos de table: une fois là, quoi que tu puisses dire, je le digérerai avec le reste.

JESSICA.

Allons, je ferai ton panégyrique. Je t'en donnerai de dure digestion. (*Ils sortent.*)

Digitized by Google

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

La scène est dans le sénat de Venise.

LE DUC, SÉNATEURS, ANTONIO, BASSANIO GRATIANO, *etc.*

LE DUC.

Antonio est-il ici?

ANTONIO.

Prêt à paraître, dès qu'il plaira à Votre Altesse.

LE DUC.

J'en suis fâché pour vous. Vous avez affaire à un adversaire inflexible comme le marbre, à un malheureux incapable de pitié, et dont le cœur n'a pas un grain de sensibilité.

ANTONIO.

Je sais que Votre Altesse a pris beaucoup de peines pour tâcher de modérer la rigueur de ses poursuites. Mais, puisqu'il reste inexo-

Digitized by Google

rable et qu'il n'est aucun moyen légitime de me soustraire aux traits de sa haine, j'oppose ma patience à sa fureur. Je suis armé de courage pour souffrir, avec une âme tranquille, la cruauté et la rage de la sienne.

LE DUC.

Allez, et faites entrer le Juif dans la chambre.

SOLANIO.

Il est à la porte, seigneur, il entre.

SCÈNE II

LES MÊMES, SHYLOCK.

LE DUC.

Faites place : qu'il paraisse devant nous. — Shylock, tout le monde pense, et je le pense aussi, que tu ne feras que conduire par degrés jusque près de son dernier terme ta bizarre méchanceté, et qu'alors ta clémence et ta pitié surpasseront la cruauté que tu affectes de montrer : qu'au lieu d'exiger la peine du billet (qui est une livre de chair de ce pauvre marchand) tu ne te contenteras pas seulement de te désister de tes prétentions à cet égard, mais encore que, touché des sentiments de douceur et d'hu-

Digitized by Google

manité, tu lui remettras la moitié de sa dette, et que tu jetteras un œil de pitié sur les pertes accumulées qui sont venues fondre sur lui. Elles suffiraient pour ruiner même un *marchand roi* (27). Elles attendriraient sur son sort des cœurs d'airain et de pierre. Elles toucheraient les Turcs et les Tartares, dont les âmes féroces ne connurent jamais les douceurs de la bienfaisance. Nous attendons une réponse favorable de toi, Juif.

SHYLOCK.

J'ai communiqué mes résolutions à Votre Altesse. J'ai juré par le saint jour du sabbat d'avoir une pleine satisfaction. Si vous me la refusez, puisse cette injustice retomber sur votre république et porter une atteinte mortelle à ses priviléges! Vous me demanderez pourquoi j'aime mieux prendre une livre de chair que de recevoir trois mille ducats? A cela je n'ai point d'autre réponse, sinon que c'est mon idée; mais si vous voulez une réponse, la voici : Qu'un rat fasse du dégât dans ma maison, ne suis-je pas le maître de donner dix mille ducats pour l'empoisonner? Quoi! ne voilà-t-il pas une réponse? Il y a des gens qui n'aiment pas à voir sur table un cochon de lait la gueule béante; quelques-uns qui deviennent fous quand ils aperçoivent un chat, et d'autres qui au son nasal de la cornemuse ne peuvent retenir leur

Digitized by Google

urine. Telle est la force de la sympathie et de l'antipathie, qui influent souverainement sur les goûts et les dégoûts de l'homme. J'en viens à ma réponse. De même qu'il n'y a point de raison pourquoi l'un ne saurait souffrir un cochon qui bâille, pourquoi l'autre tremble à la vue d'un chat, animal innocent et nécessaire, et pourquoi le troisième se lâche au bruit de la cornemuse (28), mais qu'ils sont tous forcés de céder à une force aussi invincible que celle d'offenser quand on est offensé : de même je ne peux ni ne veux donner d'autre raison de la poursuite d'un procès où je perds trois mille ducats de plein gré, qu'une certaine aversion, une haine intime que je sens contre Antonio. Êtes-vous content de ma réponse ?

BASSANIO.

Ce n'est pas là une réponse, homme insensible, qui soit capable d'excuser ta cruauté.

SHYLOCK.

Je ne suis pas obligé de te donner une réponse qui te plaise.

BASSANIO.

Tous les hommes donnent-ils la mort à ce qu'ils n'aiment pas ?

SHYLOCK.

Peut-on hair sans souhaiter la mort à l'objet de sa haine ?

Digitized by Google

BASSANIO.

Toute offense n'enfante pas la haine tout d'un coup.

SHYLOCK.

Comment voudrais-tu qu'un serpent te piquât deux fois?

ANTONIO.

Faites attention, je vous prie, que vous raisonnez inutilement avec un Juif. Vous feriez aussi bien d'aller sur le rivage dire à la mer d'abaisser la hauteur de ses marées; de demander au loup pourquoi il a fait bêlér la brebis après son agnean dévoré; de demander aux pins des montagnes de ne pas secouer leurs cimes avec bruit, quand ils sont battus par les orages. Vous viendriez plutôt à bout des entreprises les plus difficiles, que d'amollir (car qu'y a-t-il de plus dur?) le cœur d'un Juif. Cessez de lui faire des offres, je vous en conjure; ne tentez plus aucun moyen; que j'aie mon jugement, et le Juif son désir.

BASSANIO.

Au lieu de tes trois mille ducats, en voilà six mille.

SHYLOCK.

Si chacun de ces six mille ducats était divisé en six parties, et que chaque partie fût un ducat, je ne les prendrais pas encore; je veux avoir satisfaction.

Digitized by Google

LE DUC.

Espéreras-tu le pardon, si tu ne pardonnes pas ?

SHYLOCK.

Quel jugement aurai-je à redouter si je ne fais point de mal? Vous avez chez vous un grand nombre d'esclaves que vous employez dans vos travaux serviles, comme vos ânes, vos chiens et vos mulets, parce que vous les avez achetés. Irai-je vous dire : « Rendez-leur la liberté, faites, faites-leur épouser vos filles ? Pourquoi suent-ils sous des fardeaux? Donnez-leur des lits aussi doux que les vôtres. Que leur palais soit flatté par les mêmes mets que le vôtre. » Vous me répondez : Ces esclaves sont à nous. — Je vous réponds de même : La livre de chair que j'exige de lui m'appartient : je l'ai payée assez cher, et je la veux. Si vous rejetez ma requête, honte à vos lois! Il n'y a plus ni foi ni force dans les décrets du sénat de Venise. — J'attends que vous me rendiez justice. Parlez : l'aurai-je?

LE DUC.

Mon pouvoir m'autorise à renvoyer l'assemblée jusqu'à ce que Bellario, savant jurisconsulte, que j'ai mandé ici aujourd'hui pour résoudre cette question difficile, soit arrivé.

SOLANIO.

Seigneur, il y a à la porte un exprès nou-

Digitized by Google

vellement arrivé de Padoue, et qui apporte des lettres du docteur Bellario.

LE DUC.

Faites-le entrer. Qu'il donne ces lettres.

BASSANIO.

Espérez, Antonio. Allons, prenez courage; le Juif aura ma chair, mon sang et mes os, avant que vous perdiez une seule goutte de votre sang pour moi.

ANTONIO.

Je suis dans le troupeau une brebis lépreuse dévouée à la mort. Le fruit le plus faible tombe le premier : laissez-moi de même subir mon sort. — Vous n'avez rien de mieux à faire, Bassanio, que de vivre et de composer mon épitaphe.

SCÈNE III

LES MÊMES, NÉRISSA *en clerc d'avocat.*

LE DUC.

Venez-vous de Padoue, et de la part de Bellario?

NÉRISSA.

Oui, seigneur : Bellario salue Votre Seigneurie.

Digitized by Google

BASSANIO.

Pourquoi aiguiser ton couteau avec tant d'ardeur?

SHYLOCK.

Pour couper la chair de ce banqueroutier.

GRATIANO.

O dur Juif, ce n'est pas sur ce cuir, c'est bien plutôt sur ton cœur (29) que tu en affiles le tranchant; il n'est point de métal, pas même la hache du bourreau, qui ait la moitié du tranchant de ta jalouse haine. Les prières ne peuvent-elles te toucher?

SHYLOCK.

Non, tu n'as pas assez d'esprit pour en faire de capables de me toucher.

GRATIANO.

Puisses-tu être damné dans les enfers, chien inexorable! Puisse-t-on faire un crime à la justice de te laisser la vie! Tu m'as presque fait chanceler dans ma foi : j'ai été tenté d'embrasser l'opinion de Pythagore; de croire avec lui que les âmes des animaux passent dans des corps humains. La tienne animait un loup féroce : on le pendit pour ses meurtres; et son âme échappée du gibet, lorsque tu étais dans le ventre de ta mère immonde, passa dans ton fœtus. Tes désirs sont d'un loup cruel; comme lui, tu es altéré de sang et affamé de carnage.

Digitized by Google

SHYLOCK.

Tant que tu n'effaceras pas la signature de mon billet, tu ne feras qu'épuiser tes flancs en vaines clameurs. Répare ton esprit, jeune homme, tu le ruines en pure perte. J'attends ici justice.

LE DUC.

La lettre de Bellario recommande à la cour un jeune et savant jurisconsulte. Où est-il?

NÉRISSA.

Ici près, qui attend votre réponse pour savoir si vous voulez le recevoir.

LE DUC.

De tout mon cœur. Allez, trois ou quatre d'entre vous; priez-le de venir prendre sa place. Je vais, en attendant, faire part à la cour de la lettre de Bellario.

(*Il lit.*)

« Votre Altesse saura qu'à la réception de « sa lettre je me suis trouvé très malade. « Mais, au même moment que votre exprès « est arrivé, un jeune docteur de Rome, « nommé Baltazar, m'était venu rendre vi- « site. Je l'ai informé des particularités du « procès pendant entre le Juif et le marchand « Antonio. Nous avons feuilleté nombre de « livres ensemble. Il est muni de mon avis. « Son savoir, dont je ne saurais trop louer « l'étendue, y ajoutera un nouveau poids;

Digitized by Google

« dans ma triste absence, il remplira ma « place auprès de Votre Altesse. Je vous de- « mande en grâce que sa grande jeunesse ne « lui ravisse point l'estime ni le respect qu'il « mérite; car je ne vis jamais un corps si « jeune avec une tête si mûre. Je le recom- « mande à vos bontés. Lorsque vous le con- « naîtrez, vous rendrez justice à son mérite.» Vous entendez ce que m'écrit Bellario... Mais voici, je crois, le docteur.

SCÈNE IV

LES MÊMES, PORTIA *en robe d'avocat.*

LE DUC.

Donnez-moi votre main. Venez-vous de la part du vénérable Bellario?

PORTIA.

Oui, seigneur.

LE DUC.

Soyez le bien-venu. Prenez votre place. Êtes-vous instruit de la question qui occupe aujourd'hui la cour?

PORTIA.

Je connais la cause de point en point. Quel est ici le marchand et quel est le Juif?

Digitized by Google

LE DUC.

Antonio et le vieux Shylock. Approchez tous deux.

PORTIA.

Vous nommez-vous Shylock?

SHYLOCK.

Je me nomme Shylock.

PORTIA.

Le procès que vous avez intenté est d'étrange nature. Cependant vous vous y êtes pris de manière que les lois de Venise ne peuvent vous empêcher de le suivre. (*A Antonio.*) Vous courez risque d'être sa victime; n'est-il pas vrai?

ANTONIO.

Oui, il le prétend du moins.

PORTIA.

Reconnaissez-vous le billet?

ANTONIO.

Je le reconnais.

PORTIA.

Il faut donc que le Juif soit pitoyable et pardonne.

SHYLOCK.

Qui pourrait m'y forcer, dites-moi?

PORTIA.

Le caractère de la clémence est de n'être

Digitized by Google

point forcé. Elle tombe, comme la douce pluie du ciel, sur l'humble plaine. Elle produit un double bonheur : le bonheur de celui qui donne, le bonheur de celui qui reçoit. C'est dans le pouvoir, le pouvoir le plus grand (30). Elle sied au monarque sur le trône, bien mieux que son diadème. Son sceptre montre la force de son autorité temporelle ; il est l'attribut de la vénération et de la majesté ; mais la clémence est au-dessus du pouvoir attaché au sceptre ; elle a son trône dans le cœur des rois. C'est un des attributs de Dieu lui-même, et les puissances de la terre se rapprochent d'autant plus de Dieu, qu'elles savent mieux mêler la clémence à la justice. Ainsi, Juif, quoique la justice soit l'objet de ta poursuite, fais cette réflexion, qu'en ne suivant que la rigueur de la justice, nul de nous ne pourrait espérer de salut : nous prions pour obtenir la clémence ; et cette prière, que nous faisons pour nous-mêmes, nous enseigne à tous à rendre aux autres des actes de clémence. Je me suis étendu sur ce sujet dans le dessein de tempérer la rigueur de tes poursuites, qui, si tu les continues, forceront le sénat de rendre un arrêt contre ce marchand.

SHYLOCK.

Que mes actions retombent sur ma tête ! Je

Digitized by Google

réclame la loi. Je veux qu'on remplisse les clauses de mon billet.

PORTIA.

N'est-il pas en état de payer?

BASSIANO.

Oui : je lui offre ici, aux yeux de la cour, le double de la somme. Si ce n'est pas assez, je m'oblige à lui payer dix fois la somme, sous peine de perdre mes mains, ma tête et mon cœur. Si cela ne peut le satisfaire, il est manifeste que c'est la méchanceté qui opprime l'innocence. Je vous conjure de faire plier la loi sous votre autorité. Préférez une légère injustice pour faire une grande justice. Rejetez la demande de ce cruel démon.

PORTIA.

Non, il n'est point d'autorité à Venise qui puisse changer un décret établi. Cet exemple serait cité : on s'en prévaudrait pour introduire mille abus dans l'Etat. Cela ne peut pas être.

SHYLOCK.

C'est un Daniel venu pour nous juger! oui. un Daniel! Jeune et sage juge, que je t'honore!

PORTIA.

Faites-moi voir le billet, je vous prie.

SHYLOCK.

Le voilà, révérendissime docteur; le voilà.

Digitized by Google

PORTIA.

Shylock, on vous offre le triple de la somme

SHYLOCK.

Un serment, un serment! J'ai juré à la face du ciel; me mettrai-je un parjure sur la conscience? Non, je ne le ferai pas pour tout Venise.

PORTIA.

Le délai fatal est expiré, et le Juif est en droit d'exiger une livre de chair coupée tout près du cœur du marchand. — Laissez-vous toucher; prenez le triple de la somme, et permettez que je déchire le billet.

SHYLOCK

Oui, quand il sera payé suivant sa teneur. Il paraît que vous êtes un juge intègre; vous connaissez la loi : vous avez très judicieusement exposé le cas; je vous somme, au nom de cette loi, dont vous êtes un bien digne appui, de procéder au jugement. Je jure sur mon âme que langue d'homme ne parviendra jamais à me faire changer. J'attends ici qu'on satisfasse à mon billet.

ANTONIO.

Je supplie instamment la cour de rendre son jugement.

PORTIA *à Antonio.*

Eh bien! il faut préparer votre sein à recevoir son couteau.

Digitized by Google

SHYLOCK.

O noble juge ! l'excellent jeune homme !

PORTIA.

L'intention de la loi est ici manifeste. Il faut que les conditions du billet se remplissent.

SHYLOCK.

Cela est juste. O le bon et sage juge ! Que tu es bien plus vieux que tu ne le parais !

PORTIA, *à Antonio.*

Ainsi, découvrez votre sein.

SHYLOCK.

Oui, son sein : le billet le dit. N'est-il pas vrai, noble juge? *Tout près de son cœur;* ce sont les propres mots.

PORTIA.

Oui. Avez-vous ici des balances pour peser la chair?

SHYLOCK.

J'en ai de toutes prêtes.

PORTIA.

Shylock, il faut avoir auprès de lui quelque chirurgien à vos frais, pour bander sa plaie, de peur qu'il ne perde son sang jusqu'à mourir.

SHYLOCK.

Cela est-il spécifié dans le billet?

PORTIA.

Non, pas expressément; mais qu'importe?

Digitized by Google

Il serait bien que vous le fissiez par charité.

SHYLOCK.

Je ne l'y trouve point. Cela n'est pas dans le billet.

PORTIA.

Approchez, marchand; avez-vous quelque chose à dire?

ANTONIO.

Peu de chose. — Je suis prêt et armé de fermeté. Donnez-moi votre main, Bassanio. Adieu, ne vous affligez point de l'extrémité où je suis réduit pour vous. Car en ceci la fortune se montre plus indulgente qu'à son ordinaire. Elle a toujours coutume de laisser les malheureux survivre à leur biens, et voir, avec des yeux caves et un front chargé de rides, une vieillesse accablée de misère. Elle me délivre des langueurs de cet affreux état. — Parlez de moi à votre épouse. Racontez-lui l'enchaînement des hasards qui ont causé la mort d'Antonio. Dites-lui combien je vous aimais. Peignez-moi mourant avec courage, et votre récit fini, qu'elle juge si Bassanio eut un ami. Ne vous repentez point de la cause qui vous fait perdre votre ami, comme il ne se repent point de satisfaire pour votre dette. Que le Juif enfonce son couteau, je consens à la payer de tout le sang de mon cœur.

BASSANIO.

Antonio, j'ai épousé une femme qui m'est

Digitized by Google

plus chère que la vie, mais ma vie, ma femme et l'univers entier, ne me sont pas plus précieux que vos jours. Je consentirais à tout perdre, oui, à tout sacrifier à ce Lucifer, pour vous délivrer.

PORTIA.

Votre femme ne vous remercierait pas de cette offre, si elle vous l'entendait faire.

GRATIANO.

J'ai une femme que j'aime, je vous le proteste. Je voudrais qu'elle fût dans le ciel, et, qu'elle pût là intercéder auprès de quelque puissance, pour changer le cœur de ce Juif brutal.

NÉRISSA.

Vous faites bien de dire cela loin d'elle, sans quoi votre vœu troublerait la paix du ménage.

SHYLOCK, *à part.*

Voilà nos époux chrétiens. J'ai une fille; j'aimerais mieux la marier à un rejeton de la souche de Barabbas, qu'à un chrétien. (*Haut.*) Nous perdons le temps. Faites prononcer la sentence, je vous prie,

PORTIA.

Une livre de chair de ce marchand vous appartient. La cour vous l'adjuge, et la loi vous la donne.

SHYLOCK.

O juge intègre!

Digitized by Google

PORTIA.

Et vous devez couper cette chair sur son sein ; la loi et la cour vous l'accordent.

SHYLOCK.

Le savant juge ! Voilà une sentence ! Allons, préparez-vous.

PORTIA.

Arrête un instant, Ce n'est pas tout. Le billet ne t'accorde pas une goutte de sang ; les termes sont exprès, une livre de chair. Mais si, en la coupant, tu verses une seule goutte de sang chrétien, les lois de Venise ordonnent la confiscation de tes terres et de tes biens au profit de la république.

GRATIANO.

O le juge intègre ! Vois-tu, Juif? le savant juge !

SHYLOCK.

Est-ce là la loi ?

PORTIA.

On la produira à tes yeux. Puisque tu presses qu'on te fasse justice, soit certain qu'on te la fera plus que tu ne voudras.

GRATIANO.

O le savant juge ! Vois-tu, Juif? le savant juge !

SHYLOCK.

En ce cas-là, j'accepte ton offre. Qu'on me compte trois fois le montant de l'obligation, et qu'on relâche le chrétien.

Digitized by Google

BASSANIO.

Voici ton argent.

PORTIA.

Arrêtez. On rendra pleine justice au Juif. Doucement, ne vous pressez pas, les conditions du billet seront remplies à la lettre.

GRATIANO.

O Juif! un juge intègre, un savant juge!

PORTIA.

Ainsi, prépare-toi à couper la chair. Ne verse point de sang. Ne coupe ni plus ni moins. Si tu coupes plus ou moins d'une livre, quand ce ne serait que la vingtième partie d'un grain; bien plus, si la balance penche de la valeur d'un cheveu, tu es mort et tous tes biens sont confisqués.

GRATIANO.

Un second Daniel; un Daniel, Juif! Infidèle, je te tiens maintenant.

PORTIA.

Eh bien! Juif, pourquoi balancer? Prends ce qui t'est dû.

SHYLOCK.

Donnez-moi mon principal, et je m'en vais.

BASSANIO.

Le voici tout prêt: tiens.

PORTIA.

Il l'a refusé en présence de la cour; on lui

Digitized by Google

rendra justice, purement et simplement, d'après la teneur de son billet.

GRATIANO.

Un Daniel, te dis-je, un second Daniel ! Je te remercie, Juif, de m'avoir appris ce mot.

SHYLOCK.

Comment ! je n'aurai pas même au moins mon principal ?

PORTIA.

Tu n'auras que ce qui t'est dû, Juif, à tes risques et périls.

SHYLOCK.

Je laisse au diable le soin de vous récompenser ; je ne veux plus rester à perdre ici mon temps.

PORTIA.

Arrêtez, Juif, la justice a d'autres droits sur vous. Il est porté dans les lois de Venise que lorsqu'un étranger aura attenté, par des voies directes ou indirectes, à la vie d'un citoyen, la moitié de ses biens demeurera acquise à son adversaire; que l'autre moitié entrera dans les coffres de l'Etat; enfin, que le duc seul, peut lui sauver la vie et faire grâce. Tu te trouves dans le cas. Il est notoire que tu as travaillé directement et indirectement à la perte du défendeur. Ainsi, tu as encouru les peines ci-dessus mentionnées; à genoux donc, et implore la clémence du duc.

GRATIANO.

Demande qu'il te soit permis de te pendre

Digitized by Google

toi-même. Mais comme tes biens appartiennent à la république, tu n'as pas de quoi t'acheter une corde; c'est pourquoi tu seras pendu aux frais de l'Etat.

LE DUC.

Afin que tu voies la différence de nos âmes, je n'attends pas que tu me demandes la vie pour te l'accorder. Quant à la moitié de tes biens, elle appartient à Antonio, l'autre moitié est due à l'Etat. Mais on se restreindra à une simple amende, si tu te résignes à tout de bonne grâce.

PORTIA.

Oui, pour l'Etat, et non pour Antonio.

SHYLOCK.

Prenez aussi ma vie. Ce n'est pas là pardonner : vous m'ôtez ma famille, quand vous m'ôtez la subsistance de ma famille. Vous m'ôtez la vie, quand vous m'ôtez les moyens de la soutenir.

PORTIA.

Que doit-il attendre de votre pitié, Antonio?

GRATIANO.

Une corde gratis. Rien de plus, au nom de Dieu!

ANTONIO.

Je demanderai au duc et à la cour qu'on lui laisse la moitié de ses biens, sans exiger d'amende Je suis satisfait. Il me laissera

Digitized by Google

disposer de l'autre moitié...., pour la rendre, à sa mort, au jeune homme qui a enlevé sa fille. Et cela sous deux conditions : la première, qu'il se fera chrétien sur-le-champ; l'autre, qu'il fera une donation en présence de la cour, par laquelle tout ce qui lui appartient passera, après sa mort, à son gendre Lorenzo et à sa fille.

LE DUC.

Il y souscrira; sinon je révoque le pardon que j'ai accordé.

PORTIA.

Y consens-tu, Juif? Que réponds-tu?

SHYLOCK.

J'y consens.

PORTIA.

Clerc, dressez un acte de donation.

SHYLOCK.

Je vous en conjure, laissez-moi sortir. Je ne me sens pas bien. Envoyez l'acte chez moi, je le signerai.

LE DUC.

Va-t'en, mais signe.

GRATIANO.

Tu auras deux parrains à ton baptême. Si j'avais été juge (31), tu en aurais eu dix de plus pour te conduire à la potence, et non pas aux fonts baptismaux.

(*Shylock sort.*)

Digitized by Google

LE DUC *à Portia.*

Monsieur, je vous invite à venir dîner chez moi.

PORTIA.

Je supplie Votre Altesse d'excuser mon refus. Il faut que je me rende ce soir à Padoue et que je parte sur-le-champ.

LE DUC.

Je suis fâché que le temps vous presse si fort. — Antonio, remerciez cet honnête jeune homme; vous lui avez, à mon gré, de grandes obligations.

(*Le duc sort avec sa suite.*)

SCÈNE V

PORTIA, NÉRISSA, BASSANIO, ANTONIO, GRATIANO.

BASSANIO.

Aimable jeune homme! vous avez arraché aujourd'hui mon ami et moi-même à de cruels tourments. C'est de grand cœur que nous payons vos services avec les trois mille ducats qui étaient dus au Juif.

ANTONIO.

Et nous demeurons toujours vos redevables. Notre attachement et nos services vous sont dévoués.

Digitized by Google

PORTIA.

On est assez payé quand on est satisfait; je le suis d'avoir réussi à vous délivrer; je trouve dans ce plaisir ma récompense. Mon âme ne fut jamais plus mercenaire. Je vous prie seulement de me reconnaître quand il nous arrivera de nous rencontrer. Soyez heureux. Je prends congé de vous.

BASSANIO.

Monsieur, il faut que je vous force à les accepter. Daignez recevoir quelque don de notre reconnaissance pour vous souvenir de nous : recevez-le à titre de tribut et non de salaire. Accordez-moi deux choses, je vous prie : de ne pas me refuser, et de m'excuser.

PORTIA.

Vous me faites tant d'instances, que j'y cède. Donnez-moi vos gants; je les porterai en mémoire de vous : et, pour marque de votre amitié, je prendrai encore cette bague.... Ne retirez donc pas votre main; je ne prendrai rien de plus! Votre amitié ne me la refusera pas.

BASSANIO.

Cette bague, monsieur! eh! c'est une bagatelle; je rougirais de vous faire un si mince présent.

PORTIA.

Je n'exige rien de plus que cette bague, et je me sens une grande envie de l'avoir.

Digitized by Google

BASSANIO.

Elle porte avec elle un prix bien au-dessus de sa valeur. Je vous ferai chercher la plus belle bague de Venise, et je vous l'offrirai. Pour celle-ci, je ne le puis; excusez-moi, de grâce.

PORTIA.

Je vois, monsieur, que vous êtes libéral en offres. Vous m'avez d'abord appris à demander, et maintenant, je le vois, vous m'apprenez comment on doit répondre à celui qui demande.

BASSANIO.

Monsieur, je tiens cette bague de ma femme; lorsqu'elle la mit à mon doigt, elle me fit jurer de ne jamais ni la vendre, ni la donner, ni la perdre.

PORTIA.

Cette excuse sauve aux hommes bien des présents. A moins que votre femme ne soit en démence, lorsqu'elle saura combien j'ai mérité cette bague, elle ne vous fera pas un crime de me l'avoir donnée. — Allons, fort bien; la paix soit avec vous!

(*Elle sort avec Nérissa.*)

ANTONIO.

Seigneur Bassanio, donnez-lui cette bague. Que ses services et mon amitié balancent l'ordre de votre femme.

Digitized by Google

BASSANIO.

Allons. Va, Gratiano, tâche de le joindre. Donne-lui la bague, et s'il se peut, engage-le à venir chez Antonio. Cours, dépêche-toi. (*Gratiano sort.*) Rendons-nous-y de ce pas. Demain de grand matin nous volerons à Belmont. Venez, Antonio.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VI

PORTIA *et* NÉRISSA *rentrent.*

PORTIA.

Demande où est la maison du Juif; donne-lui cet acte à signer. Nous partirons ce soir, et nous arriverons un jour avant nos maris. — Lorenzo ne sera pas fâché de cette donation.

GRATIANO *revenant.*

Monsieur, soyez le bien retrouvé! Le seigneur Bassanio, après de plus amples réflexions, vous envoie cette bague, et vous invite à dîner.

PORTIA.

Je ne le puis. Je le remercie de la bague: dites-lui que je l'accepte. — Enseignez-moi, je vous prie, la demeure du vieux Shylock.

GRATIANO.

Je vais vous l'indiquer.

Digitized by Google

NÉRISSA.

Monsieur, je voudrais vous dire un mot. *(A Portia.)* Je veux essayer si je pourrai ravoir de mon mari la bague que je lui ai fait jurer de conserver toujours.

PORTIA.

Tu y parviendras, je t'en réponds. — Ils vont nous faire cent protestations qu'ils ont donné leurs bagues à des hommes; mais nous leur en donnerons le démenti en face. Allons, dépêche-toi; tu sais où j'ai affaire.

NÉRISSA *à Gratiano.*

Venez, monsieur. Voulez-vous nous montrer cette maison?

(Ils sortent.)

Digitized by Google

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

La scène est à Belmont, dans un bocage vert, devant le château de Portia. Il est nuit.

LORENZO *et* JESSICA.

LORENZO.

Que la lune est brillante! — Ce fut dans une nuit semblable, tandis qu'un vent doux et frais caressait légèrement les feuillages, sans y exciter le moindre frémissement, que Troïle, si je m'en souviens, escalada les murs de Troie, et adressa ses soupirs vers les tentes des Grecs, où reposait Cresside.

JESSICA.

Ce fut dans une pareille nuit que Thisbé, craintive et foulant d'un pied léger la rosée du gazon, aperçut l'ombre d'un lion, avant de le voir lui-même, et s'enfuit éperdue de frayeur.

LORENZO.

Ce fut dans une nuit semblable que Didon, seule sur le rivage d'une mer en furie, une branche de saule dans la main, rappelait du geste et de la voix son amant vers Carthage.

Digitized by Google

JESSICA.

Ce fut dans une semblable nuit que Médée cueillit les plantes enchantées qui rajeunirent le vieux Æson.

LORENZO.

C'est dans une nuit pareille que Jessica s'est évadée de la maison du riche Juif, et qu'entraînée par son amour sans bornes, elle a couru depuis Venise jusqu'à Belmont.

JESSICA.

Et c'est dans une pareille nuit que le jeune Lorenzo lui a juré qu'il l'aimait tendrement, et qu'il a volé au cœur de son amante mille serments d'amour, dont aucun n'est sincère.

LORENZO.

Et c'est dans une pareille nuit que la charmante et maligne Jessica calomnia son amour; mais il le lui pardonna.

JESSICA.

Je voudrais passer la nuit entière avec vous, si personne ne venait ici. — Mais, écoutez... j'entends les pas d'un homme.

SCÈNE II

Les mêmes; entre STÉPHANO, *domestique de Portia.*

LORENZO.

Qui s'avance là d'un pas si précipité dans le silence de la nuit?

Digitized by Google

STÉPHANO.

Ami.

LORENZO.

Un ami? Quel ami? Votre nom, je vous prie, l'ami?

STÉPHANO.

Stéphano est mon nom. Et je viens annoncer que ma maîtresse sera de retour à Belmont avant le point du jour. Elle s'arrête ici aux environs, au pied des croix sacrées (32), où elle se prosterne et prie le ciel de bénir son mariage et de le rendre heureux.

LORENZO.

Qui vient avec elle?

STÉPHANO.

Personne, qu'un saint ermite et sa suivante. Dites-moi, je vous prie : mon maître est-il de retour?

LORENZO.

Pas encore; et nous n'en avons pas eu de nouvelles. — Mais entrons, Jessica, je vous prie. Et faisons quelques préparatifs pour recevoir honorablement la maîtresse du logis.

SCÈNE III

LES MÊMES, LANCELOT.

LANCELOT *chantant.*

Sol, la, sol la, ho, ha, sol la, hola, sol la.

LORENZO.

Qui appelle ?

Digitized by Google

LANCELOT.

Sol la. Avez-vous vu monsieur Lorenzo et madame Lorenzo?

LORENZO.

Laisse là tes cris, homme. Par ici.

LANCELOT.

Sol la! — Où? où?

LORENZO.

Ici.

LANCELOT.

Dites-lui qu'il vient d'arriver un courrier de la part de mon maître, son cornet plein de bonnes nouvelles. Mon maître sera ici avant le matin.

(*Il sort.*)

LORENZO.

Entrons, ma chère, et attendons leur arrivée. Et cependant ce n'est pas la peine.... Pourquoi entrerions-nous? — Stéphano, mon ami, annoncez, je vous prie, dans le château, que votre maîtresse est près d'arriver, et amenez ici les musiciens en plein air. (*Le domestique sort.*) Que la clarté de la lune est douce sur ce gazon! Asseyons-nous-y, et laissons les sons de la musique entrer doucement dans notre oreille. Le calme du silence, et cette nuit si belle et si paisible s'accordent bien avec une douce harmonie. Assieds-toi, Jessica : vois comme la voûte des cieux est incrustée de lames d'or brillant. Parmi tous

Digitized by Google

ces globes que tu vois, il n'y a pas jusqu'au plus petit dont les mouvements harmonieux n'aient un charme céleste, et ne s'accordent avec les concerts du chœur des chérubins, à l'œil plein de jeunesse et de feu. C'est l'image de l'harmonie qui anime les âmes immortelles. Mais nous ne pouvons l'entendre tant que notre âme est enclose dans cette grossière enveloppe d'une argile périssable. — Allons, éveillez la chaste Diane par un hymne agréable; frappez des plus mélodieux accents l'oreille de votre maîtresse, et attirez-la vers sa demeure par le charme de la musique.

JESSICA.

Jamais je ne suis gaie quand j'entends une musique douce.

LORENZO.

La raison en est que vos esprits sont fortement attentifs; car voyez seulement un stupide et folâtre troupeau, ou une famille de jeunes étalons, qui n'ont point encore senti la main de l'homme, bondissant avec folie dans la prairie, poussant dans les airs leurs longs hennissements, qui annoncent la chaleur de leur sang bouillant de jeunesse. Si, par hasard ils viennent à entendre le son d'une trompette, ou que leurs oreilles soient frappée de quelques accents de musique, vous les verrez aussitôt s'arrêter tout court, et leurs yeux farouches prendre un regard

Digitized by Google

plus adouci, par la douce impression de la musique. Voilà pourquoi les poëtes ont feint qu'Orphée avec sa lyre attirait les arbres, les rochers et les fleuves; parce qu'il n'est point dans la nature d'être si brute, si stupide ou si sauvage, dont la musique ne change avec le temps le caractère. L'homme qui n'a dans son âme aucune musique, et qui n'est pas ému de l'harmonie de tendres accords, est capable de trahisons, de stratagèmes et d'injustices; les mouvements de son âme sont lents et mornes comme la nuit, et ses affections sont noires comme le Tartare. Ne vous fiez point à un pareil homme. — Écoutons la musique.

SCÈNE IV

PORTIA, NÉRISSA, *à quelque distance des autres.*

PORTIA.

Cette lumière que nous voyons brûle dans ma salle. Que ce petit flambeau jette loin ses rayons! C'est ainsi qu'une belle action brille dans un monde corrompu.

NÉRISSA.

Quand la lune luisait, nous n'apercevions pas ce flambeau.

Digitized by Google

PORTIA.

Ainsi une petite gloire est obscurcie par une plus grande. Un ministre brille autant qu'un monarque, jusqu'à ce que le monarque paraisse. Alors son éclat subalterne se perd, comme un vaisseau dans l'immensité des mers. — Écoute, entends-tu la musique?

NÉRISSA.

Cette musique vient de chez vous, madame.

PORTIA.

Je le vois, il n'y a rien de bon que par relation. Il me semble qu'elle est plus douce, plus harmonieuse que pendant le jour.

NÉRISSA.

Madame, c'est le silence qui lui prête ce charme.

PORTIA.

Le corbeau chante aussi bien que l'alouette, pour qui ne fait pas attention à leur voix; et je crois que si le rossignol chantait pendant le jour au milieu des cris aigus des canards, il passerait pour un plus mauvais musicien que le roitelet. Combien de choses reçoivent leur prix et leur perfection des circonstances! Silence, la lune dort avec Endymion, et ne voudrait pas être réveillée.

(*La musique cesse.*)

Digitized by Google

SCÈNE V

LORENZO, JESSICA, PORTIA, NERISSA.

LORENZO.

C'est la voix de Portia, ou je suis bien trompé.

PORTIA.

Il m'a reconnue, comme l'aveugle reconnaît le coucou au son de sa voix désagréable.

LORENZO.

Ma chère dame, soyez la bien-venue.

PORTIA.

Nous avons prié Dieu pour la santé de nos époux. Nous espérons que nos vœux seront exaucés. Sont-ils de retour?

LORENZO.

Pas encore, madame; mais il vient d'arriver un messager pour les annoncer.

PORTIA.

Entrez, Nérissa; recommandez à mes domestiques de ne point parler de notre absence. N'en parlez pas non plus, Lorenzo, ni vous, Jessica.

(*On entend une fanfare.*)

LORENZO.

Votre mari n'est pas loin, j'entends sa trompette. — Nous ne sommes pas des rediseurs, madame, ne vous méfiez pas de nous.

Digitized by Google

PORTIA.

Cette nuit me semble un jour malade et languissant. Elle est un peu plus pâle. Tel est le jour, lorsque le soleil est caché.

SCÈNE VI.

BASSANIO, ANTONIO, GRATIANO *et les acteurs précédents.*

BASSANIO, *à Portia.*

Nous devrions avoir le jour en même temps que les antipodes, quand vous vous promenez en l'absence du soleil.

PORTIA.

Laissez-moi jeter quelque éclat, mais non pas devenir légère (33); car femme légère rend son mari dur et fâcheux, et puisse Bassanio n'être jamais tel pour moi. Mais que Dieu arrange tout pour le mieux! Soyez le bienvenu, cher époux.

BASSANIO.

Je vous rends grâces, madame. Recevez mon ami : voilà Antonio, voilà l'homme à qui j'ai tant d'obligations.

PORTIA.

Vous lui devez beaucoup, sans doute, à tous égards; car, à ce que j'apprends, il avait contracté de grands engagements pour vous.

ANTONIO.

Et il n'en est pas un dont il ne se soit bien acquitté avec moi.

Digitized by Google

PORTIA.

Seigneur, soyez le bien-venu dans notre maison. Je veux vous le prouver autrement que par des paroles; c'est pourquoi j'abrége les cérémonies.

GRATIANO *à Nérissa, qui lui parlait à part.*

Par cette lune qui brille, je vous proteste que vous me faites injure. En honneur, je l'ai donnée au clerc de l'avocat. Mon amour, puisque cela t'affecte si fort, je voudrais que celui qui la tient fût eunuque.

PORTIA.

Une querelle! Comment! déjà? De quoi s'agit-il?

GRATIANO.

D'un anneau d'or, d'une méchante bague qui avait une devise des plus communes, telle que les couteliers en mettent sur les couteaux (34) : Aimez-moi et ne m'abandonnez pas.

NÉRISSA.

Que parlez-vous de devise ou de valeur? Vous m'avez juré, lorsque je vous la donnai, de la garder jusqu'à la mort, et de l'emporter avec vous dans votre tombeau. Quand ce n'eût pas été en ma propre considération, au moins par respect pour vos serments, vous auriez dû la conserver précieusement. Il l'a donnée, dit-il, au clerc de l'avocat! Mais je réponds que ce clerc n'aura jamais un poil au menton.

Digitized by Google

GRATIANO.

Il en aura, s'il vit pour devenir homme.

NÉRISSA.

Dites, si une femme vit assez longtemps pour devenir homme.

GRATIANO.

Par cette main, je vous jure que je l'ai donnée à un jeune adolescent, de courte et mince stature, qui n'est pas plus haut que vous, le clerc de l'avocat, un petit jaseur qui me l'a demandée pour ses peines. En conscience, je ne pouvais pas la refuser.

PORTIA.

Je vous dirai franchement que vous êtes blâmable de vous être défait aussi légèrement du premier cadeau que vous teniez de votre femme. Un don attaché sur votre doigt par des serments, et scellé sur votre chair par la foi conjugale ! J'ai donné une bague à mon époux, qu'il a juré de garder toujours. Le voilà, je répondrais pour lui qu'il ne l'abandonnera jamais ; qu'il ne l'ôterait pas de son doigt pour tous les trésors du monde. En vérité, Gratiano, vous donnez à votre femme un cruel sujet de chagrin. Si pareille chose m'arrivait, j'en perdrais la raison.

BASSANIO, *à part.*

J'aurais mieux fait de me couper le doigt : je dirais que ce n'est qu'en le perdant que j'ai perdu la bague.

Digitized by Google

GRATIANO.

Le seigneur Bassanio a donné sa bague à l'avocat qui la lui demandait et qui, en vérité, la méritait bien. Son jeune clerc, qui avait eu la peine de faire quelques écritures, m'a demandé la mienne. Le maître et le clerc n'ont rien voulu accepter que nos deux bagues.

PORTIA, *vivement.*

Quelle bague avez-vous donnée, seigneur? J'espère que ce n'est pas celle que vous tenez de moi.

BASSANIO.

Si j'étais capable d'ajouter un mensonge à un crime, je nierais le fait. Mais vous le voyez, mon doigt ne porte plus la bague. Je ne l'ai plus.

PORTIA.

Et votre cœur perfide n'a plus de foi. Je jure devant le ciel que je n'entrerai pas dans votre lit que je ne revoie ma bague.

NÉRISSA *à Gratiano.*

Ni moi dans le vôtre que je ne revoie la mienne.

BASSANIO.

Chère Portia, si vous saviez à qui j'ai donné la bague; si vous saviez pour qui j'ai donné la bague; si vous pouviez concevoir pour quel service j'ai donné la bague, et avec quelle répugnance, avec quel regret je l'ai abandonnée, lorsqu'on ne voulait recevoir qu'elle, vous calmeriez votre indignation.

Digitized by Google

PORTIA.

Si vous eussiez connu le prix de la bague, ou la moitié du prix de celle qui vous l'a donnée, ou combien votre honneur était intéressé à conserver la bague, vous n'auriez jamais abandonné la bague. Quel homme assez déraisonnable, s'il vous avait plu de la défendre avec quelque zèle et quelques représentations, n'eût pas eu aussitôt l'honnêteté de retirer sa demande et cessé d'exiger une chose qu'on conservait avec un respect religieux? Nérissa m'apprend ce que j'en dois penser. J'en mourrai; c'est quelque femme qui a ma bague.

BASSANIO.

Non, madame, sur mon honneur, sur ma vie, ce n'est point une femme; c'est un honnête docteur, qui n'a pas voulu recevoir mes trois mille ducats et qui m'a demandé la bague. Je la lui ai refusée... J'ai eu la constance de le voir se retirer mécontent, lui qui avait défendu la vie de mon intime ami. Que vous dirai-je, madame? Je me suis cru obligé d'envoyer sur ses pas : j'étais accablé de honte et de bienfaits, je ne voulais pas laisser sur mon honneur la tache d'une si noire ingratitude. Pardonnez-moi, chère épouse : j'en prends à témoin ces sacrés flambeaux de la nuit; si vous vous y fussiez trouvée, vous m'auriez sûrement demandé la bague pour la donner au docteur.

Digitized by Google

PORTIA.

Que le docteur se garde bien d'approcher de ma maison, puisqu'il possède le bijou que je chérissais, et que vous aviez juré de garder pour l'amour de moi : car je deviendrais aussi libérale que vous. Je ne lui refuserais rien de ce qui est en ma puissance ; non, ni mes faveurs, ni le lit de mon époux. Je saurai le découvrir, je le garantis ; ne vous absentez pas une seule nuit ; veillez sur moi comme un Argus ; si vous y manquez, si vous me laissez seule, par mon honneur, qui m'appartient encore, je recevrai le docteur dans ma couche !

NÉRISSA.

Et moi son clerc ; ainsi, prenez bien garde de m'abandonner à moi-même.

GRATIANO.

Fort bien : que je ne l'y trouve pas, ou j'écraserais la plume du jeune clerc.

ANTONIO.

Je suis le sujet malheureux de ces querelles.

PORTIA.

Ne vous chagrinez pas, seigneur ; vous êtes le bien-venu, malgré cela.

BASSANIO.

Portia, pardonnez-moi ce tort involontaire, et je jure, en présence de tous mes amis, par vos beaux yeux, où je me vois moi-même...

Digitized by Google

PORTIA.

Remarquez; il se voit double dans mes deux yeux; un Bassanio dans chacun. — Allons, jurez sur la foi d'un homme double; (*avec ironie*) ce sera un serment bien propre à inspirer la confiance.

BASSANIO.

Non, mais écoutez-moi. Pardonnez-moi cette faute, et je jure sur mon âme de ne jamais violer aucun de mes serments avec vous.

ANTONIO, *à Portia.*

J'ai exposé une fois ma vie pour la fortune de mon ami; j'étais perdu sans le secours de celui qui a la bague: j'engage encore mon âme et ma vie; et je réponds que votre époux ne violera jamais sa parole sciemment.

PORTIA.

Vous lui servez donc de caution? Donnez-lui cette autre bague, et recommandez-lui de la garder mieux que la première.

BASSANIO.

O ciel! et c'est la même que j'ai donnée au docteur.

PORTIA.

Je la tiens de lui. Daignez me pardonner, Bassanio, le docteur a eu mes faveurs pour cette bague.

NÉRISSA.

Excusez-moi aussi, mon cher Gratiano, ce

Digitized by Google

petit nain maussade, le clerc du docteur, a couché avec moi pour cette bague.

GRATIANO.

Vraiment; c'est comme si l'on raccommodait les grands chemins en été, quand ils n'en ont pas besoin. Quoi? serions-nous déjà... avant d'avoir mériter de l'ètre?

PORTIA.

Epargnez-nous ces grossièretés. Vous êtes bien étonnés. Prenez cette lettre; lisez-la à votre loisir. Elle vient de Padoue, de la part de Bellario; vous y apprendrez que Portia était le docteur et Nérissa le clerc. Lorenzo vous attestera que je suis partie d'ici presque aussitôt que vous. Je ne suis même pas encore rentrée chez moi. — Antonio, vous êtes le bien-venu. J'ai à vous donner de meilleurs nouvelles que vous n'en attendez. ouvrez cette lettre, vous y verrez que trois de vos vaisseaux, richement chargés, viennent d'arriver à bon port. Vous ne saurez pas par quel étrange événement cette lettre m'est tombée dans les mains.

(Elle lui donne la lettre.)

ANTONIO.

Je demeure muet.

BASSANIO.

Vous étiez le docteur, et je ne vous ai pas reconnue?

Digitized by Google

GRATIANO.

Vous étiez donc le clerc qui doit être mon rival?

NÉRISSA.

Oui, mais la clerc qui ne le tentera jamais, à moins qu'il ne vive assez longtemps pour devenir homme.

BASSANIO.

Aimable docteur, vous coucherez avec moi. En mon absence couchez avec ma femme.

ANTONIO.

Madame, vous m'avez rendu la vie et mes biens. Je lis ici que tous mes vaisseaux ont fait une route heureuse.

PORTIA.

Lorenzo, mon clerc a aussi quelque chose de consolant pour vous.

NÉRISSA.

Oui, et je vous le donnerai sans demander de salaire. Je vous remets à vous et à Jessica un acte en bonne forme, par lequel tous les biens du Juif tombent en votre possession après sa mort.

LORENZO.

Mes belles dames, vous répandez la manne sur le chemin des gens affamés.

PORTIA.

Il est bientôt jour, et cependant je suis sûre que vous n'êtes pas encore pleinement satisfaits du récit de ces événements. En-

Digitized by Google

trons, vous nous interrogerez, et nous répondrons fidèlement à toutes vos questions.

GRATIANO.

Volontiers : la première que je vais faire à ma chère Nérissa, c'est de lui demander si elle veut attendre à demain au soir, ou s'aller coucher à présent qu'il n'y a plus que deux heures de nuit. Si le jour était venu, je ferais des vœux pour en voir la fin, et me mettre au lit avec le clerc de l'avocat. Oui, tant que je vivrai, il n'est point de loi que j'observe avec plus de scrupule que celle de bien conserver l'anneau de ma chère Nérissa.

FIN DU MARCHAND DE VENISE

Digitized by Google

NOTES

(1) Sans que ce soit très marqué, il y a cependant ici une allusion à ce passage de l'Evangile selon saint Matthieu, ch.v, vers.22 « Je vous dis que quiconque se mettra en colère contre son frère méritera d'être condamné par le jugement; que celui qui dira à son frère : *Raca,* méritera d'être condamné par le conseil; et que celui qui lui dira : *Vous êtes un insensé,* méritera d'être condamné au feu de l'enfer. » (J.-A.-H.)

(2) Allusion à la pratique vaine des prédicateurs puritains de ce temps, qui, généralement fort prolixes et fort ennuyeux, étaient souvent forcés de remettre à l'après-dîner la partie de leur sermon appelée l'*Exhortation.*

(3) *Poulain.* On dit d'un vieux homme qui fait trop le jeune homme, qu'il a encore ses dents de *poulain.* (*Johnson.*)

(4) Shakespeare renferme beaucoup plus d'allusions qu'on ne le croit d'abord à des faits particuliers passés de son temps. Il a ici en vue un certain comte Albertus Alano, palatin polonais, qui visita l'Angleterre de son temps, y fut très caressé et splendidement traité, mais qui, s'étant accablé de dettes, finit par s'évader, et chercha à réparer sa fortune par la magie. Il s'était apparemment attiré ce trait de satire. (*Johnson.*)

(5) Trait de satire contre l'ignorance des jeunes Anglais qui voyageaient alors. (*Warburton.*)

(6) Satire contre les secours fréquemment donnés ou promis par les Français aux Ecossais dans les querelles de ces derniers avec les Anglais. (*Warburton.*)

(7) Du temps du poëte, le duc de Bavière visita l'Angleterre, et fut fait chevalier de la Jarretière. Peut-être dans cette énumération

Digitized by Google

des amants de Portia y a-t-il une allusion cachée aux galants de la reine Elisabeth. (*Johnson.*)

(8) L'argument que les avocats de ce temps-là employaient contre l'usure était que l'argent, étant une chose stérile, ne pouvait, comme le blé et le bétail, se multiplier lui-même, et que c'était une chose contre nature. (*Warburton.*)

(9) Pour entendre la raison par laquelle le prince basané croit se rendre recommandable par la rougeur de son sang, il faut savoir que le sang rouge passait pour un signe de courage. Macbeth appelle un de ses soldats qui avait peur, *un manant au foie blanc de lis.* On dit que les lâches ont *le foie blanc comme du lait,* et les hommes efféminés et pusillanimes sont appelés *soupe au lait.* (*Johnson.*)

(10) Lichas, pauvre et malheureux serviteur d'Hercule, lui apporta, sans le savoir, la robe empoisonnée, trempée dans le sang du centaure Nessus, et fut jeté dans la mer pour son crime involontaire. C'est ainsi qu'Hercule, par l'effet du hasard et de la destinée, fut vaincu par son page. (*Théobald.*)

(11) Peut-être était-ce la coutume de jurer par la santé de l'Etre suprême. Ces serments n'étaient pas rares parmi nos anciens écrivains; et le vulgaire en estropiait toujours les mots pour éviter la profanation. (*Steevens.*)

(12) Mot à la Rabelais : c'est-à-dire vous le fera entendre en vous faisant cadeau du fruit.

(13) Il n'achève pas : sous-entendu *je suis bien trompé.* Allusion aux devins qui vous prédisent votre bonne aventure en considérant la paume de la main, qu'on appelle *table* en termes de chiromancie. (*Tyrwhit.*)

(14) Autre terme de chiromancie pour dési-

Digitized by Google

gner une certaine ligne ou pli de la paume de la main.

(15) Expression de jargon pour signifier le danger de se marier. Certain écrivain français l'a employée dans le même sens. « O « mon ami, j'aimerais mieux être tombé sur « la pointe d'un oreiller et m'être rompu le « cou. » (*Warburton.*)

(16) Le mot est : Tu ne *geurmandiseras* pas. Mot fort ancien et venu d'un roi danois. Les Danois, vers la fin du neuvième siècle, furent défaits par Alfred, à Edendon, dans le Wilshire; un des articles de paix fut que Guthrum, leur roi, communément appelé Gurmond, se soumettrait à recevoir le baptême, et que le roi Alfred serait son parrain : Alfred lui donna le nom d'Athelstan et l'adopta pour son fils. Pendant le séjour des Danois dans cette province, ils passèrent leur temps dans la bonne chère, dans la paresse et l'indolence. De là vient que comme nous les appelons encore aujourd'hui *lur-danes*, pour leur paresse, nous donnons aussi le nom de *gurmondizers*, *gourmands*, à ceux qui sont adonnés à la crapule et à la bonne chère, à cause de la gloutonnerie de Gurmond, et surtout de celle de son armée; voilà les seuls monuments que les Danois aient laissés d'eux à la postérité pendant tout le temps qu'ils campèrent dans le Wilshire.

(17) Le lundi de Pâques, appelé le *lundi noir*, parce que sous la trente-quatrième année du règne d'Edouard III, le 14 avril, et le lendemain de Pâques, en 1360, lorsque le roi Edouard était campé avec son armée devant Paris, ce jour fut si nébuleux et si mêlé de brouillards et de grêle, avec un froid si piquant, que plusieurs de ses soldats moururent de froid sur leurs chevaux. Voilà ce

Digitized by Google

qui a fait appeler ce jour *blackemoonday*, le lundi *noir*. (*Gray*.)

(18) Il parait qu'on attachait quelque idée superstitieuse à l'accident de saigner du nez. (*Steevens*.)

(19) *Patch*, ou *Cowlson*, noms de fous, qui portaient un habit de pièces de plusieurs couleurs. (*Malone*.)

On pense que *Patch* était le fou du cardinal de Wolsey. On aurait alors pris l'habitude de désigner les fous sous le nom de Patch. (J.-A.-H.)

(20) *Gentille*. Jeu de mot sur l'équivoque de *gentil*, qui signifie un *païen* et une personne bien née. (*Steevens*.)

(21) La *turquoise* est une pierre précieuse qu'on trouve dans les veines des montagnes, sur les confins de la Perse, vers l'Orient, sous la domination des Tartares. Shylock n'estimait pas seulement par son prix pécuniaire cette pierre, mais beaucoup plus par la propriété qu'on lui attribuait de changer de couleur, de s'éclaircir, ou se ternir, selon que la santé de l'homme qui la portait allait bien ou mal. On prêtait la même vertu au *corail*. (*Steevens*.)

(22) Il débute par cette phrase, qui est la suite d'une idée qui lui a passé dans l'esprit. (*Johnson*.)

(23) Padoue était l'école de toute l'Italie pour l'étude du droit civil.

(24) Expression de l'Écriture.

(25) Il y a ici un jeu de mots sur les mots *Moor*, Maure, et *more*, plus, qui est intraduisible.

(26) Autre équivoque sur le mot *cover*.

(27) *Un marchand royal*. Dans le temps que Venise était la reine des mers, au treizième siècle, elle permettait, moyennant un hom-

Digitized by Google

mage à la république, aux divers armateurs de conquérir dans l'Archipel, et de jouir de leurs conquêtes en souverains; d'où le titre de *marchands rois*, que leur donnait toute l'Europe. — Gresham, du temps du poëte, fut qualifié de ce titre. *(Johnson.)*

(28) Fait raconté d'un gentilhomme du Devonshire, qui ne pouvait entendre le son d'une cornemuse sans être pris de l'envie d'uriner. (*Farmer*)

(29) Il y a un jeu de mots dans l'original. Le mot *soul*, qui signifie *âme* en anglais, se prononce comme le mot *soal*, qui signifie *soulier*.

(30) Ou le plus sublime dans les plus grands, ou qui s'agrandit avec la grandeur. Les deux mots anglais admettent ces trois sens.

(31) Tu en aurais eu dix de plus, c'est-à-dire une assemblée de douze jurés pour te condamner à la mort.

(32) Lorsqu'on devait se marier, on disait un *Pater noster* à chaque croix qu'on rencontrait, pour prévenir tout mauvais présage. (*Steevens.*)

(33) Le mot *light*, qui signifie léger, lumière, etc., est un de ceux sur lesquels Shakespeare aime le plus à bâtir des équivoques et des jeux de mots.

(34) Les couteaux étaient anciennement chargés de courtes sentences en distiques, gravées à l'eau-forte.

Paris. — Imprimerie Nouvelle (assoc. ouvrière), 11, rue Cadet.
R. Barré, directeur

Digitized by Google

Mably. Droits et Devoirs... 1
— Entretiens de Phocion.... 1
Machiavel. Le Prince..... 1
Maistre (X. de). Voyage autour de ma Chambre... 1
— Prisonniers du Caucase... 1
Malherbe. Poésies..... 1
Marivaux. Théâtre 2
Marmontel. Les Incas..... 2
Massillon. Petit Carême... 1
Mercier. Tableau de Paris.. 3
Milton. Paradis perdu..... 2
Mirabeau. Sa vie, ses Discours 5
Molière. Tartufe. Dépit.... 1
— Don Juan. Précieuses.... 1
— Bourgeois gentilhomme. — Comtesse d'Escarbagnas... 1
— Misanthrope. Femmes savantes 1
— L'Avare. Georges Dandin. 1
— Malade imaginaire. Fourberies de Scapin 1
— L'Etourdi. Sganarelle..... 1
— L'Ecole des Femmes. Critique de l'Ecole des Femmes 1
— Médecin malgré lui. Mariage forcé. Sicilien..... 1
— Amphitryon. École des Maris 1
— Pourceaugnac. — Les Fâcheux. L'Amour médecin.. 1
Montesquieu. Lettres persanes 2
— Grandeur et Décadence des Romains 1
— Le Temple de Gnide..... 1
Ovide. Métamorphoses..... 3
Pascal. Pensées..... 1
— Lettres Provinciales..... 2
Piron. La Métromanie..... 1
Plutarque. Vie de César... 1
— Vie de Pompée. Sertorius. 1
Prévost. Manon Lescaut.... 1
Quinte-Curce. — Histoire d'Alexandre-le-Grand 3
Rabelais. Œuvres..... 5
Racine. Esther. Athalie.... 1
— Phèdre. Britannicus..... 1
— Andromaque. Plaideurs... 1
— Iphigénie. Mithridate..... 1
— Bérénice. Bajazet..... 1
Regnard. Voyages..... 1
Regnard. Le Joueur. Folies. 1
— Le Légataire universel.... 1
Roland (Mme). Mémoires... 4
Rousseau (J.-J.). Emile.. 4
— Contrat social..... 1
— De l'Inégalité 1
— La Nouvelle Héloïse..... 5
— Confessions..... 5
Saint-Réal. Don Carlos. — Conjuration contre Venise. 1
Salluste. Catilina. Jugurtha. 1
Scarron. Roman comique... 3
— Virgile travesti 3
Schiller. Les Brigands..... 1
— Guillaume Tell 1
Sedaine. Philosophe sans le savoir. La Gageure..... 1
Ségur. Lettres choisies... 2
Shakespeare. Hamlet..... 1
— Roméo et Juliette..... 1
— Othello..... 1
— Macbeth..... 1
— Le Roi Lear..... 1
— Le Marchand de Venise... 1
— Joyeuses Commères..... 1
— Le Songe d'une nuit d'été. 1
— La Tempête..... 1
— Vie et Mort de Richard III. 1
— Henry VIII..... 1
Sterne. Voyage sentimental. 1
Suétone. Douze Césars..... 2
Swift. Voyages de Gulliver.. 2
Tacite. Mœurs des Germains 1
Tasse. Jérusalem délivrée. 2
Tassoni. Seau enlevé..... 2
Vauban. Dîme royale..... 1
Vauvenargues. Choix..... 1
Virgile. Enéide..... 2
— Bucoliques et Géorgique,. 1
Volney. Ruines. Loi naturelle 2
Voltaire. Charles XII..... 2
— Siècle de Louis XIV..... 4
— Histoire de Russie..... 2
— Romans..... 5
— Zaïre. Mérope..... 1
— Mahomet. Mort de César. 1
— La Henriade 1
— Contes en vers et Satires. 1
Xénophon. Retraite Dix mille 1
— La Cyropédie..... 2

Digitized by Google

La **BIBLIOTHÈQUE NATIONALE**, fondée en 1863, dans le but de faire pénétrer au sein des plus modestes foyers les œuvres les plus remarquables de toutes les littératures, a publié, jusqu'à ce jour, les principales œuvres de

Alfieri.	*Érasme.*	*Molière.*
Arioste.	*Fénelon.*	*Montesquieu.*
Bachaumont.	*Florian.*	*Ovide.*
Beaumarchais.	*Foë* (de).	*Pascal.*
Beccaria.	*Fontenelle.*	*Perrault.*
Bernardin de Saint-Pierre.	*Gilbert.*	*Piron.*
	Gœthe.	*Plutarque.*
Boileau.	*Goldsmith*	*Prévost.*
Bossuet.	*Gresset.*	*Quinte-Curce.*
Boufflers.	*Hamilton.*	*Rabelais.*
Brillat-Savarin.	*Helvétius.*	*Racine.*
Byron.	*Homère.*	*Regnard.*
Cazotte.	*Horace.*	*Roland* (Madame).
Cervantès.	*Jeudy-Dugour.*	*Rousseau* (J.-J.).
César.	*Juvénal.*	*Saint-Réal.*
Chamfort.	*La Boëtie.*	*Salluste.*
Chapelle.	*La Bruyère.*	*Scarron.*
Cicéron.	*La Fayette* (Mme de).	*Schiller.*
Collin d'Harleville.	*La Fontaine.*	*Sedaine.*
Condorcet.	*Lamennais.*	*Sévigné* (Mme de).
Corneille.	*La Rochefoucauld.*	*Shakespeare.*
Cornélius Népos.	*Lesage.*	*Sterne.*
Courier (Paul-Louis).	*Linguet.*	*Suétone.*
Cyrano de *Bergerac.*	*Longus.*	*Swift.*
D'Alembert.	*Mably.*	*Tacite.*
Dante.	*Machiavel.*	*Tasse.*
Démosthènes.	*Maistre* (de).	*Tassoni.*
Descartes.	*Malherbe.*	*Vauban.*
Desmoulins (Camille).	*Marivaux.*	*Vauvenargues.*
Destouches.	*Marmontel.*	*Virgile.*
Diderot.	*Massillon.*	*Volney.*
Duclos.	*Mercier.*	*Voltaire.*
Dupuis.	*Milton.*	*Xénophon.*
Epictète.	*Mirabeau.*	

Voir le Catalogue détaillé dans l'intérieur de la couverture.

Envoi franco du Catalogue

Le volume broché, 25 c.; relié, 45 c. — Franco, 10 c. en su

Adresser les demandes affranchies à **M. L. BERTHIER**, Editeur

RUE DE RICHELIEU, 8, PRÈS LE THÉATRE-FRANÇAIS

ON TROUVE A LA MÊME LIBRAIRIE ET AUX MÊMES CONDITIO

L'ÉCOLE MUTUELLE

COURS D'ÉDUCATION POPULAIRE EN 23 VOLUMES

Paris. — *Imp. Nouvelle (ass. ouvrière). G. Masquin, d*

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

3 0000 053 301 721

DO NOT REMOVE
SLIP FROM BOOK

Digitized by Google